

**ENTRE MONTESQUIEU ET L'ENCYCLOPÉDIE. VOLTAIRE FACE À  
L'INQUISITION ESPAGNOLE**

By

© Allison Pratt

A thesis submitted to the

School of Graduate Studies

in partial fulfillment of the requirements for the degree of

**Master of Arts**

**Département d'études françaises et hispaniques**

Memorial University of Newfoundland

**mai 2016**

St. John's

Terre-Neuve-et-Labrador

## **RÉSUMÉ**

Nous étudions la progression, au siècle des Lumières en France, de la critique de l'Inquisition espagnole à partir de l'oeuvre de Montesquieu, en montrant comment Voltaire, principal défenseur de la tolérance religieuse du siècle, a approfondi l'analyse de Montesquieu pour faire de l'Inquisition espagnole un modèle exemplaire du fanatisme religieux, et comment finalement Voltaire a pour sa part influencé les articles sur le sujet rédigés par Louis de Jaucourt pour l'Encyclopédie.

## **REMERCIEMENTS**

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à mon directeur de mémoire, M. James MacLean, pour son aide inestimable.

Je suis très reconnaissante à tous les professeurs du département d'études françaises et hispaniques de m'avoir encouragée dans mes études et d'avoir stimulé énormément mon envie d'approfondir ma compréhension de la langue française et de la culture francophone.

Finalement, je voudrais remercier ma famille et mes amis pour leur soutien.

## Sommaire

RÉSUMÉ.....	ii
REMERCIEMENTS.....	iii
Introduction.....	1
Première partie. Le contexte historique .....	4
1.1 Les origines de l'Inquisition.....	5
1.1.1 L'Inquisition médiévale.....	6
1.1.2 Le rôle des Dominicains.....	6
1.2 L'Inquisition espagnole.....	7
1.2.1 Le but de l'Inquisition espagnole.....	7
1.2.2 Le Grand Inquisiteur.....	8
1.2.3 <i>L'autodafé</i> .....	9
1.2.4 L'Inquisition espagnole et les juifs.....	10
1.2.5 L'Inquisition espagnole et les musulmans.....	11
1.3 L'Inquisition portugaise.....	13
1.3.1 L'Inquisition portugaise et l'Espagne.....	13
1.3.2 L'Inquisition à Goa.....	14
1.4 La tolérance dans la philosophie des Lumières.....	15
1.5 Montesquieu et l'Inquisition.....	17
1.5.1 Les <i>Lettres persanes</i> (1721).....	17
1.5.2 <i>De l'esprit des lois</i> (1748).....	20
1.6 L'influence de Montesquieu sur l'attitude de Voltaire envers l'Inquisition.....	24
1.6.1 Voltaire et les <i>Lettres persanes</i> .....	24
1.6.2 Voltaire et <i>De l'esprit des lois</i> .....	26
Deuxième partie. Voltaire et l'Inquisition.....	29
2.1 Voltaire condamne l'Inquisition pour souligner l'importance de la tolérance religieuse.....	29
2.1.1. La tolérance dans la religion de Voltaire.....	29

2.1.2 L'Inquisition comme exemple du fanatisme.....	30
2.1.3 L'image des hérétiques qui sont victimes de l'Inquisition dans la fiction de Voltaire.....	32
2.1.4 Les Espagnols devraient être tolérants et raisonnables comme les Anglais.....	35
2.1.5 Le vrai christianisme soutient la tolérance au lieu de l'Inquisition.....	38
2.1.6 L'Inquisition empêche les conversions au catholicisme.....	40
2.1.7 Il faut détruire cette Inquisition monstrueuse.....	41
2.2 La nature de l'Inquisition selon Voltaire.....	43
2.2.1 L'Inquisition mine l'autorité royale et l'autorité divine.....	43
2.2.2 La cruauté exceptionnelle de l'Inquisition espagnole.....	45
2.2.3 La procédure de l'Inquisition est injuste.....	47
2.2.4 L'Inquisition abuse de son pouvoir.....	51
2.2.5 L'Inquisition nuit à l'économie.....	54
2.3 L'Inquisition dans les combats de Voltaire en faveur des victimes de l'intolérance religieuse.....	56
2.3.1 Gabriel Malagrida avant Jean Calas.....	56
2.3.1.1 Le <i>Sermon du Rabbín Akib</i> et le <i>Traité sur la tolérance</i> .....	59
2.3.2 L'affaire du chevalier de la Barre par rapport à l'Inquisition.....	63
Troisième partie. L'influence de l'attitude de Voltaire à l'égard de l'Inquisition : Jaucourt et l'Inquisition.....	66
3.1. L'influence de la pensée de Voltaire concernant l'Inquisition sur les articles de Jaucourt dans l' <i>Encyclopédie</i> .....	66
3.1.1 L'article intitulé « Inquisition » dans l' <i>Encyclopédie</i> et l' <i>Essai sur les mœurs et l'esprit des nations</i> .....	66
3.1.2 L'attitude de Jaucourt envers la tolérance religieuse et celle de Voltaire...71	
3.1.3 D'autres similarités entre la pensée de Jaucourt et celle de Voltaire.....	76
3.1.4 Jaucourt suit Voltaire en dénonçant l'Inquisition dans ses autres articles...78	
Conclusion.....	86
Bibliographie.....	90

## Introduction

« L’Inquisition est, comme on sait, une invention admirable et tout à fait chrétienne, pour rendre le pape et les moines plus puissants et pour rendre tout un royaume hypocrite ». <sup>1</sup> déclare Voltaire en définissant avec sarcasme cette institution controversée dans son *Dictionnaire philosophique*. Voltaire est généralement reconnu, en raison de ses attaques virulentes contre le « fanatisme », comme étant en France le principal défenseur de la liberté de pensée et ennemi de l'intolérance religieuse au siècle des Lumières. Dans ce mémoire nous entendons montrer en quoi Voltaire a fait de l'Inquisition espagnole un exemple par excellence de la pratique du fanatisme. Cependant, on ne peut pas séparer l'analyse de Voltaire du contexte de l'histoire des idées pendant les Lumières, car il s'est lui-même inspiré des écrits de Montesquieu en la matière. Plus tard, l'*Encyclopédie*, notamment grâce aux articles du chevalier de Jaucourt, a repris et a contribué à une large diffusion de l'analyse de Voltaire en France et au-delà. Nous entreprendrons donc d'étudier la progression de la critique de l'Inquisition espagnole dans l'œuvre de Montesquieu à celle de Voltaire (à laquelle nous consacrerons la partie centrale de notre mémoire) et de celle de Voltaire aux articles de Jaucourt dans l'*Encyclopédie*.

Il faut faire certaines précisions. D'abord, notons qu'il ne s'agit pas ici d'une étude historique ou sociologique de l'institution de l'Inquisition elle-même, mais plutôt d'une analyse de l'image que se font nos auteurs de cette institution dans leur campagne contre l'intolérance religieuse. Pour faire cela, nous avons néanmoins dû contextualiser cette image en présentant quelques détails de base sur l'origine et l'histoire de l'Inquisition espagnole.

---

<sup>1</sup> Voltaire, « Inquisition », dans *Dictionnaire Philosophique, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, Theodore Besterman (dir.), Voltaire Foundation : Oxford, 1968, p. 234.

Deuxièmement, nous devons préciser qu'il ne s'agit, ni chez nos auteurs dans leur condamnation de l'Inquisition espagnole, ni évidemment dans nos propres intentions, de faire une polémique contre la foi catholique telle quelle. La cible de Montesquieu, de Voltaire et de Jaucourt était bien l'intolérance et le fanatisme, quelles qu'en soient leurs origines, et non pas la religion catholique plus que d'autres religions. En effet, si Jaucourt était un huguenot, Montesquieu et Voltaire étaient, du moins officiellement, catholiques, même si nous savons que les croyances personnelles de Voltaire relèvent plutôt du déisme que du catholicisme orthodoxe.<sup>2</sup> La polémique de Voltaire contre l'intolérance protestante, contre, par exemple, celle de Calvin, n'était tout de même en rien moins sévère que ses attaques contre l'Inquisition espagnole et d'autres expressions de l'intolérance catholique.

Troisième précision : nous reconnaissons qu'un certain nombre de propos de Voltaire, sur le peuple juif, par exemple, peuvent paraître intolérants et en contradiction avec ses campagnes en faveur de la tolérance.<sup>3</sup> Nous ne pouvons pas essayer, dans le cadre de ce mémoire, de résoudre ces contradictions apparentes, mais il convient de noter que chez Voltaire il est généralement question d'une critique des excès et des incohérences de la religion institutionnelle sous ses formes différentes.

Note sur l'orthographe de certains mots : là où l'usage autorise des variantes dans l'orthographe ou l'emploi des majuscules pour certains termes, nous avons choisi les formes

---

<sup>2</sup> Voir, par exemple, Roger-Pol Droit, "La face cachée de Voltaire", *Le Point*, le 2 août 2012.

<sup>3</sup> Voir René Pomeau, *La Religion de Voltaire*, édition revue et corrigée, Paris, Nizet, 1995.

suivantes : autodafé, *De l'esprit des lois*. Nous avons conservé l'orthographe originale dans les citations provenant de sources historiques dans des éditions critiques ou de vieilles éditions, l'orthographe originale dans les citations provenant de sources historiques.



## Première partie. Le contexte historique

### 1.1 Les origines de l'Inquisition

L'Église apostolique soutenait la simple excommunication pour les hérétiques qu'on ne pouvait pas convaincre de leurs erreurs. Elle justifiait cette opinion en évoquant la parabole de l'ivraie. Selon cette parabole, un homme dit à ses serviteurs de ne pas séparer le bon grain de l'ivraie avant la moisson, de peur qu'ils arrachent le blé par mégarde. Donc, il vaut mieux éviter la violence et laisser vivre les hérétiques jusqu'à la fin du monde où les anges trouveront les méchants et Dieu les punira. Pour les Pères de l'Église, l'excommunication est appropriée pour les hérétiques puisqu'elle ne les exclut que de l'Église terrestre.<sup>4</sup>

L'Église médiévale, quant à elle, approuvait la peine de mort pour les hérétiques qui ne renonçaient pas à leurs croyances. Les Croisades avaient donné une certaine unité à la chrétienté occidentale. Puisque l'hérésie menaçait cette unité, les hérétiques méritaient le châtiment corporel et la mort. D'après Saint Thomas d'Aquin, la charité chrétienne exige même qu'on condamne les relaps pour les empêcher de détourner des âmes chrétiennes du droit chemin.<sup>5</sup> Les canonistes justifient la peine de mort pour les hérétiques en traitant l'hérésie comme un type de blasphème, un crime pour lequel l'Ancien Testament prévoit la mort. De même, ils soutiennent cette punition en évoquant d'anciennes Constitutions impériales qui considéraient l'hérésie comme un crime de lèse-majesté.<sup>6</sup> De plus, il était déjà acceptable aux yeux de beaucoup de

---

<sup>4</sup> Joseph Lecler, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*, Albin Michel : Paris, 1994, p. 58-63.

<sup>5</sup> Thomas d'Aquin, *Summa Theologiae*, Secunda Secundae Pars, Question 11, article 4, cité dans Joseph Lecler, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*, Albin Michel : Paris, 1994, p. 113.

<sup>6</sup> Joseph Lecler, op. cit., p. 76-77, 109-110. Les empereurs Justinien, Théodose et Valentinien soutenaient que l'hérésie était un crime de lèse-majesté.

laïcs de condamner les hérétiques à mort. Les autorités séculières brûlaient souvent les hérétiques, même contre la volonté de l'Église, notamment pendant la Croisade Albigeoise qui tentait d'éliminer l'hérésie cathare en France.

### 1.1.1 L'Inquisition médiévale

Le pape Grégoire IX établit l'Inquisition pour réprimer l'hérésie, notamment l'hérésie cathare. Selon le catharisme, il existait un dieu maléfique qui luttait contre un dieu bienveillant et qui menaçait les âmes humaines en travaillant à travers l'Église catholique. Cette dernière était consternée par l'expansion du catharisme en Italie, en Allemagne et en France.<sup>7</sup> Le 12 avril 1229, le cardinal Romain de Saint-Ange, légat du pape, Raymond VII, comte de Toulouse et Blanche de Castille, régente pour son fils, Louis IX de France, signèrent le traité de Paris. Ce document serait la base de la procédure inquisitoriale. D'après le traité, les seigneurs et les évêques devaient trouver tous les hérétiques avec l'aide des commissions établies dans chaque paroisse et l'aide de baillis locaux. Les membres de ces commissions seraient des prêtres et des laïcs de bonne réputation. Les évêques ou autres autorités ecclésiastiques devaient avoir le dernier mot pour ce qui est de décider si l'accusé est hérétique. En février 1231, Grégoire IX et le sénateur romain Annibaldo créèrent les Statuts du Saint-Siège. Selon un des statuts que le pape écrivit, il annonçait que c'est l'Église qui devait condamner les accusés pour qu'on les punisse, et que les hérétiques repentants devraient réparer leurs péchés en mourant en prison. L'autre statut est une loi que le sénateur Annibaldo publia et que tous les sénateurs devaient respecter. Cette loi ordonnait qu'on punisse les hérétiques en détruisant leurs maisons et en confisquant leurs biens. De plus, la loi dictait que ce serait un crime de fermer les yeux sur l'hérésie et que ceux qui ne

---

<sup>7</sup> Edward Peters, *Inquisition*, Free Press : New York, 1989, p. 43, 50.

dénoncent pas l'hérésie devaient payer une amende pour éviter le bannissement. À partir de ce document, le sens du mot latin « *inquisitor* » devint « inquisiteur » au lieu d' « enquêteur ».<sup>8</sup>

Une fois que deux témoins fiables avaient dénoncé une personne comme étant hérétique, les inquisiteurs torturaient l'accusé jusqu'à ce qu'il admette son hérésie. Au Moyen Âge, on considérait la torture comme une façon appropriée d'obtenir un aveu. Ensuite, la torture s'arrêtait et on demandait à l'accusé d'avouer son délit une deuxième fois de son plein gré pour qu'on puisse l'enregistrer. Les inquisiteurs pouvaient punir celui qui acceptait d'avouer son crime une deuxième fois de nombreuses façons telles que l'exécution, la flagellation, la confiscation et la prison. D'habitude on brûlait celui qui refusait d'admettre sa culpabilité une deuxième fois puisqu'il était un relaps qu'on ne pouvait pas aider. De cette façon, les inquisiteurs croyaient encourager le public à rester fidèle à la religion catholique.<sup>9</sup>

### 1.1.2 Le rôle des Dominicains

Sous-prieur de l'évêque d'Osma, Saint Dominique alla dans le Midi de la France pour combattre l'hérésie à la demande du pape Innocent III. Il établit l'Ordre dominicain au cours de la deuxième décennie du XIII<sup>e</sup> siècle, avec le soutien des papes Innocent III et Honorius III, afin de continuer la lutte contre l'hérésie.<sup>10</sup> En écrivant à Saint Dominique, Honorius III soulignait que les Dominicains devaient être « les champions de la foi et les vraies lumières du monde ».<sup>11</sup>

Beaucoup d'inquisiteurs médiévaux venaient de cet ordre mendiant. Grégoire IX pensait que les

---

<sup>8</sup> Guy Testas et Jean Testas, *L'Inquisition*, PUF: Paris, 1966, p. 8-14.

<sup>9</sup> R. Joly, *Origines et évolution de l'intolérance catholique*, éditions de l'Université de Bruxelles : Bruxelles, 1986, p. 59-62.

<sup>10</sup> Guy Testas et Jean Testas, op. cit., p. 10-14.

<sup>11</sup> Ibid., p. 15.

Dominicains étaient bien capables de mener l'Inquisition parce qu'ils dépendaient de l'autorité de la papauté et parce qu'ils étaient plus fiables que le clergé local.<sup>12</sup> Contrairement au clergé local, les Dominicains n'étaient pas liés aux lieux où ils essayaient d'éliminer l'hérésie ; ils étaient donc moins souvent engagés dans des conflits locaux.<sup>13</sup> Les Dominicains étudiaient à fond l'hérésie et ils ont écrit des manuels pour les inquisiteurs comme celui de Bernard Gui intitulé *Practica officii Inquisitionis heretice pravitatis* et celui de Nicolau Eymeric intitulé *Directorium Inquisitorum*. Les théologiens dépendaient de ces manuels pour apprendre à devenir de bons inquisiteurs puisqu'il n'y avait pas de formation spéciale.<sup>14</sup>

## 1.2 L'Inquisition espagnole

### 1.2.1 Le but de l'Inquisition espagnole

Le roi Ferdinand II d'Aragon et la reine Isabelle I de Castille ont établi l'Inquisition espagnole pour combattre l'hérésie des *conversos*. Ce terme désigne les juifs qui prétendaient s'être convertis au catholicisme. Beaucoup de juifs riches s'étaient convertis au catholicisme pour éviter la persécution antisémite. Beaucoup de chrétiens espagnols en voulaient aux *conversos* qui bénéficiaient économiquement et socialement de leur conversion au catholicisme. Ces *conversos* pouvaient mieux faire face aux problèmes économiques et sociaux de 1465 à 1473 à cause de leur statut social amélioré et de leur succès professionnel. En 1473, les chrétiens d'Andalousie ont tué beaucoup de *conversos* dans plusieurs villes. Les rois catholiques, comme une grande partie de la société espagnole, croyaient que beaucoup de *conversos* restaient fidèles en secret au judaïsme. Le roi et la reine pensaient que les *conversos* qui n'avaient pas vraiment embrassé le

---

<sup>12</sup> Ibid., p. 14-15.

<sup>13</sup> Edward Peters, op. cit., p. 54.

<sup>14</sup> Ibid., p. 60.

catholicisme étaient des hérétiques qui menaçaient l'unité religieuse et politique de l'Espagne. Ayant vaincu les Maures pendant la reconquête espagnole, les monarques pensaient que le catholicisme était un moyen important de dominer la péninsule ibérique.<sup>15</sup>

Le pape Sixte IV établit l'Inquisition espagnole en soutenant Ferdinand et Isabelle dans sa bulle de 1478. D'après ce document, le pape autorisait l'Inquisition qui visait à trouver et à punir les *conversos* hérétiques parce qu'« en raison des crimes de ces hommes et de la tolérance du Saint-Siège à leur égard, la guerre civile, l'homicide et des maux innombrables affligent vos royaumes. »<sup>16</sup> Il est important de noter que, même si l'Inquisition espagnole était sous l'autorité du pape et basée sur l'Inquisition médiévale, c'est surtout le roi d'Espagne qui dirigeait l'institution. La papauté était souvent mécontente de la conduite de l'Inquisition espagnole, mais elle voulait maintenir une relation politique favorable avec l'Espagne. Pour sa part Ferdinand tolérait le pape, qui légitimait l'Inquisition.<sup>17</sup>

### 1.2.2 Le Grand Inquisiteur

Le Grand Inquisiteur était le chef de l'Inquisition espagnole. La monarchie espagnole proposait à ce poste des aristocrates qui avaient étudié soit à l'université de Salamanque soit à celle de Valladolid et qui avaient occupé des positions d'autorité au sein de l'Inquisition ou de l'Église. Ensuite, le pape devait décider s'il nommerait le candidat. Le Dominicain et le confesseur royal, Tomàs de Torquemada, devint le premier Grand Inquisiteur en 1483. Son

---

<sup>15</sup> Helen Rawlings, *The Spanish Inquisition*, Blackwell Publishing : Malden, 2006, p. 46-56.

<sup>16</sup> Cité dans Guy et Jean Testas, op. cit., p. 70.

<sup>17</sup> B. Netanyahu, *The Origins of the Inquisition in fifteenth century Spain*, Second edition, New York Review Books : New York, 2001, p. 1028-1030.

manuel influent définissait la procédure inquisitoriale.<sup>18</sup> Pendant qu'il était au pouvoir, l'Inquisition condamna 8 800 personnes au bûcher pour être brûlées vives et elle fit brûler 6 500 personnes en effigie.<sup>19</sup>

### 1.2.3 *L'autodafé*

*L'autodafé*<sup>20</sup> était une cérémonie pendant laquelle on prononçait la condamnation des accusés. On tenait les *autodafé* publics pendant les jours fériés et pendant les fêtes religieuses. Les dignitaires civiques et religieux étaient parmi les spectateurs. Chaque accusé apparaissait devant la foule afin qu'on puisse annoncer son sort. On brûlait les condamnés à mort ailleurs, plus tard en soirée. De plus, on obligeait les spectateurs à prier et à écouter un sermon. *L'autodafé* était une occasion de souligner l'importance du catholicisme et de décourager le comportement hérétique. Il était socialement inacceptable de ne pas assister à un *autodafé* public et les inquisiteurs pouvaient se demander si ceux qui étaient absents étaient des hérétiques, étant donné leur manque de respect envers l'Église catholique.<sup>21</sup>

---

<sup>18</sup> Helen Rawlings, op. cit, p. 21-30.

<sup>19</sup> Juan G Atienza, *Guía de la Inquisición en España*, Arín : Barcelone, 1988, p. 14.

<sup>20</sup> Ce terme signifie « acte de foi » en portugais.

<sup>21</sup> Helen Rawlings, op. cit., p. 37-40.

#### 1.2.4 L'Inquisition espagnole et les juifs

Comme l'Inquisition espagnole visait principalement à combattre l'hérésie des *conversos* insincères, la répression inquisitoriale était la plus forte au début de l'Inquisition. L'Inquisition espagnole condamna 2 000 personnes à mort jusqu'en 1530.<sup>22</sup> Les citoyens devaient apprendre à identifier les hérétiques qu'ils reconnaissaient à l'église. Puis, ils devaient les dénoncer aux autorités ecclésiastiques. De plus, les inquisiteurs pouvaient trouver des hérétiques en permettant aux participants d'admettre leurs propres crimes pendant une période de grâce. Selon l'Inquisition, des exemples des indices qu'on pouvait observer pour reconnaître des *conversos* qui restaient fidèles au judaïsme étaient : l'observance du Sabbat, la consommation de pain sans levain, pas de viande de porc et l'utilisation de l'hébreu.

Le 31 mars 1492, les rois catholiques déclarèrent l'expulsion des juifs qui ne se convertissaient pas au catholicisme. On condamnerait à mort les juifs qui n'avaient pas quitté l'Espagne à la fin de juillet. La monarchie croyait que les juifs avaient une mauvaise influence sur les bons *conversos* et elle voulait débarrasser le pays de ce groupe religieux nuisible. Beaucoup d'Espagnols antijudaïques soutenaient cette décision. En outre, l'expulsion des juifs était une façon de souligner la dominance du christianisme à la suite de la prise de Grenade.

Après le décret, beaucoup de juifs ont décidé d'affirmer s'être convertis au catholicisme afin de rester en Espagne. Entre 40 000 et 50 000 juifs allèrent au Portugal, en Afrique du nord et en Navarre. Beaucoup d'entre eux retournèrent en Espagne avant 1500. La poursuite des

---

<sup>22</sup> Ibid., p.15, 58.

*conversos* insincères continua aussi. L'Inquisition espagnole jugea 4 397 personnes accusées de judaïsme entre 1540 et 1700.<sup>23</sup>

#### 1.2.5 L'Inquisition espagnole et les musulmans

Après la chute de Grenade, les rois catholiques avaient toléré l'existence de la religion et des cultures islamiques de crainte que les Maures n'aident leurs ennemis turcs. La monarchie se préoccupait davantage des *conversos* hérétiques que de la conversion des Maures. Les Maures avaient vécu en Espagne depuis des siècles. Le nombre de *moriscos*, c'est à dire de Maures qui prétendaient s'être convertis au catholicisme, augmenta en 1499 grâce aux efforts de l'archevêque de Tolède, Francisco Jiménez de Cisneros, et à ses politiques qui visaient à décourager la pratique de l'islam en faveur de la conversion au catholicisme. En 1502, la monarchie décida d'expulser les Maures de Castille qui refusaient de se convertir pour promouvoir l'unité religieuse de l'Espagne et pour encourager les *moriscos* à rester attachés à leur nouvelle religion.

La plupart des *moriscos* restaient fidèles à l'islam en secret et l'Inquisition tenta sans succès de combattre l'hérésie. Afin de trouver ces hérétiques, l'Inquisition conseillait aux chrétiens de dénoncer ceux qui participaient aux cérémonies islamiques, jeûnaient pendant le Ramadan, ne buvaient pas de vin et ne mangeaient pas de viande de porc. Pendant les années 1520, la persécution des *moriscos* insincères diminua jusqu'aux années 1560 parce que le roi, peut-être en raison de l'importance économique des *moriscos* de Grenade et de Valence, avait toléré leur engagement douteux au catholicisme pour une grosse somme d'argent. En 1525, il

---

<sup>23</sup> Helen Rawlings, op. cit., p. 12-16, 47-66.



avait accordé aux Maures de Valence 40 années de grâce pour 40 000 ducats. Pendant les années 1560, les *moriscos* résistèrent aux efforts renouvelés de l'Inquisition. Ceux de Grenade se révoltèrent suite à la prohibition des traditions islamiques dans la région en 1567. Beaucoup de *moriscos* d'Aragon et de Valence ont refusé d'abandonner l'islam après la fin de la période de grâce. On craignait la possibilité que les Turcs et les huguenots aident ces *moriscos* réfractaires.

Comme la plupart des *moriscos* ne voulaient pas vraiment accepter le catholicisme et menaçaient la stabilité politique de l'Espagne, la nation expulsa les *moriscos* en 1609. Selon l'archevêque Ribera, il fallait débarrasser le pays des infidèles pour le bien des chrétiens. Environ 312 000 *moriscos* ont quitté l'Espagne. La plupart d'entre eux s'installeront en France et en Afrique du nord.<sup>24</sup>

Les rivaux européens de l'Espagne comme la France, l'Allemagne et l'Angleterre commencèrent à critiquer l'Inquisition à la fin du seizième siècle. D'après eux, l'existence de l'Inquisition espagnole soutenait la « légende noire », une idée selon laquelle l'Espagne était exceptionnellement cruelle, intolérante et arriérée. Le prêtre Dominicain Bartolomé de Las Casas avait popularisé cette image dans son livre, *Très brève relation de la destruction des Indes*, qui exposait la cruauté de la politique impériale de l'Espagne en Amérique.

---

<sup>24</sup> Helen Rawlings, *ibid.*, p. 72-89.

### 1.3 L'Inquisition portugaise

#### 1.3.1 L'Inquisition portugaise et l'Espagne

Selon Helen Rawlings, on créa l'Inquisition portugaise en 1547 pour punir les *conversos* qui restaient fidèles au judaïsme en secret. Beaucoup de ces *conversos* avaient été des juifs qui avaient fui l'Espagne et qui avaient affirmé s'être convertis au catholicisme afin d'éviter l'expulsion du Portugal en 1497. Au début l'Inquisition portugaise était plutôt indulgente envers ces hérétiques, peut-être à cause de leur contribution économique au pays. Les explorateurs portugais dépendaient des cartographes qui étaient des *conversos*, par exemple. L'Inquisition portugaise n'a jugé que 2 000 *conversos* accusés de judaïsme entre 1547 et 1580.

Une fois que l'Espagne eut annexé le Portugal en 1580, l'Inquisition portugaise condamna plus sévèrement les crypto-juifs et un bon nombre d'eux pensaient qu'il valait la peine de partir en Espagne. Il y eut un conflit entre l'Inquisition espagnole, qui combattait l'hérésie des *conversos* portugais, et le gouvernement espagnol, qui tolérait les *conversos* portugais parce qu'il avait besoin des financiers et des entrepreneurs.<sup>25</sup>

Edward Peters affirme que l'on établit l'Inquisition portugaise entre 1534 et 1540. D'après lui, l'Inquisition portugaise jugea 30 000 *conversos* accusés de judaïsme entre 1540 et 1760. Elle condamna 1 175 accusés à mort. L'auteur remarque qu'elle imposa la peine de mort plus souvent que l'Inquisition espagnole, et qu'elle jugea plus de *conversos* qu'on accusait d'être des crypto-juifs jusque dans les années 1760 que son équivalent espagnol.<sup>26</sup>

---

<sup>25</sup> Ibid., p. 4-5, 66-71.

<sup>26</sup> Edward Peters, op. cit., p. 98.

### 1.3.2 L'Inquisition à Goa

Le Portugal établit l'Inquisition de Goa en 1560. Goa était la capitale des colonies portugaises en Inde. Elle essayait d'éliminer l'hérésie des *conversos* qui pratiquaient toujours le judaïsme en secret et celle des Indiens qui n'avaient pas vraiment abandonné soit l'hindouisme soit le bouddhisme. Des *conversos* représentaient moins de dix pour cent des accusés que l'Inquisition jugea, mais la plupart de ceux que l'Inquisition condamna à mort étaient des *conversos*, reconnus coupables d'être des crypto-juifs. En 1687, un médecin français du nom de Charles Dellon publia un livre intitulé *Relation de l'Inquisition de Goa*. L'Inquisition de Goa avait emprisonné l'auteur pendant quatre années parce qu'il avait des ennemis personnels influents comme le gouverneur. Les inquisiteurs le condamnèrent pour blasphème et pour avoir critiqué l'Inquisition. Montesquieu et Voltaire lurent le livre de Dellon, qui était populaire en Europe.

Dans la *Relation de l'Inquisition de Goa*, Dellon dénonce l'Inquisition de Goa comme étant plus cruelle que celle d'Espagne et celle d'Italie. Selon lui, les inquisiteurs devraient essayer de comprendre les croyances hindoues afin de pouvoir promouvoir le christianisme en Inde. Ils devraient être plus patients envers les Hindous et ils devraient s'abstenir d'en punir autant pour être des païens et des sorciers. De plus, l'écrivain affirme que les inquisiteurs sont cupides car ils aiment voler les biens de leurs victimes qui se convertissent du judaïsme au catholicisme. À son avis, il est injuste que la société accuse toujours les chrétiens ayant des ancêtres juifs d'être des crypto-juifs parce qu'ils ne méritent pas cette marque d'infamie. Il est naturel que ces chrétiens

aient tendance à continuer de s'associer à des juifs étant donné leur marginalisation par des autres chrétiens.<sup>27</sup>

#### 1.4 La tolérance dans la philosophie des Lumières

Puisque les philosophes<sup>28</sup> des Lumières privilégiaient la raison plutôt que l'autorité de l'Église, ils questionnaient plusieurs pratiques religieuses qui leur semblaient être déraisonnables. Ils favorisaient la tolérance religieuse parce que l'intolérance nuisait à la société en provoquant la violence, comme c'était le cas pour l'Inquisition. Les philosophes associaient l'intolérance religieuse surtout au christianisme et ils étaient mécontents de l'attitude intolérante de la France et de l'Espagne envers ceux qui n'étaient pas catholiques. Louis XIV avait révoqué l'édit de Nantes et il visait à éliminer le protestantisme. Le gouvernement interdit aux écrivains de publier des œuvres qui critiquaient l'Église catholique de sorte qu'on mit le feu aux *Lettres philosophiques* de Voltaire sur la Place du Palais de Justice en 1733.<sup>29</sup> Les philosophes suivaient John Locke, qui pensait que la tolérance religieuse réduirait les difficultés pour le gouvernement. La pensée du philosophe Pierre Bayle, de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, avait une grande influence sur l'attitude positive des philosophes des Lumières envers la tolérance religieuse. D'après ce protestant dissident, les Églises établies devaient respecter ceux qui avaient des croyances religieuses différentes. À son avis, les êtres humains devraient avoir le droit de suivre leur

---

<sup>27</sup> Alisa Meyuhas Ginio, «The Inquisition and the New Christians: The Case of the Portuguese Inquisition of Goa », *The Medieval History Journal* t. 2, n° 1, 1999, p. 1-18.

<sup>28</sup> Le terme « les philosophes » évoque les philosophes français du Siècle des Lumières qui encourageaient la pensée humaniste et qui croyaient que l'Église avait trop d'influence sur la société comme Voltaire, Diderot, les Encyclopédistes et Montesquieu.

<sup>29</sup> Nicolas Grimaldi, « Tolérance et intolérance de la raison à l'âge des lumières : la politique au rouet », *Archives de la philosophie du droit*, t. 44, 2000, p. 243-272.

conscience en ce qui concerne le culte religieux.<sup>30</sup> L'écrivain condamne l'Église catholique parce qu'elle favorise la violence afin d'intimider les gens pour qu'ils acceptent ses doctrines. Comme le feront Montesquieu et Voltaire, Bayle dénonce le Saint-Office comme une institution immorale :

[L'Église catholique] qui a fait tous ses efforts pour établir partout le Tribunal de l'Inquisition, la plus infernale et la plus exécrationnable manière de conserver son autorité qui soit jamais montrée dans l'esprit de l'homme et qui n'a jamais été pratiquée par ces abominables Religions du Paganisme qui avaient la cruauté d'immoler des hommes à leurs Idoles.<sup>31</sup>

Bayle affirme que les gouvernements devraient tolérer l'existence de plusieurs sectes dans leurs pays pour le bien de l'État. Il remarque que la Hollande est un pays qui favorise la tolérance religieuse et bénéficie de cette politique. La République romaine de l'Antiquité en était un autre exemple.<sup>32</sup> Nous verrons que Montesquieu et Voltaire croient qu'il est dans l'intérêt de l'État de soutenir la tolérance religieuse. De plus, les philosophes du XVIII<sup>e</sup> étaient d'accord avec Pierre Bayle, pour qui il serait plus facile de noter les aspects de la vraie religion qui existaient dans chaque foi religieuse si l'on voyait au-delà des dogmes et de la superstition.<sup>33</sup>

---

<sup>30</sup> Pierre Bayle, *Critique Générale* dans *Pierre Bayle et l'instrument critique*, Élisabeth Labrousse, (dir.), éditions Seghers : Paris, 1965, p. 139.

<sup>31</sup>Ibid., p. 139.

<sup>32</sup> Ibid., p. 139-140.

<sup>33</sup> Jean-Louis Tritten, *Voltaire*, PUF : Paris, 2009, p. 56-57.

## 1.5 Montesquieu et l'Inquisition

### 1.5.1 Les *Lettres persanes* (1721)

Montesquieu, qui exercera une influence importante sur Voltaire, critique l'Inquisition et dans ses *Lettres persanes* il souligne l'importance de la tolérance à travers deux voyageurs persans fictifs, Rica et Usbek. Selon Montesquieu, les Espagnols sont exceptionnellement cruels et ils commettent beaucoup d'atrocités pour promouvoir la foi chrétienne. Sous l'influence de Bartolomé de Las Casas, le philosophe condamna les Espagnols qui conquièrent les Indes et massacrèrent la population indigène en visant à les convertir au christianisme.<sup>34</sup>

Dans la lettre XXIX de ce roman épistolaire, le personnage de Rica condamne l'Inquisition espagnole et l'Inquisition portugaise. Il souligne que les inquisiteurs envoient très facilement les accusés au bûcher. Ils « font brûler un homme comme de la paille » sans faire attention à ce que celui-ci dit pour se défendre. Le Persan dit avec sarcasme que les inquisiteurs ne croient pas que les êtres humains puissent mentir parce que, bien que les inquisiteurs refusent de prendre au sérieux les accusés qui prétendent être des chrétiens fidèles, ils écoutent des gens méprisables qu'on ne devrait pas considérer comme des témoins fiables à cause de leur immoralité. Les accusés doivent faire preuve d'une dévotion exceptionnelle au christianisme en priant « Dieu avec de petits grains de bois à la main », en portant « sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans » et en allant en pèlerinage en Galice pour assurer leur sécurité face aux tribunaux inquisitoriaux. Rica laisse entendre que les inquisiteurs sont des menteurs cupides et injustes. Ils ne présument jamais que les accusés soient innocents, contrairement aux autres

---

<sup>34</sup> Pierre Barrière, « Montesquieu et l'Espagne », *Bulletin Hispanique*. t. 49, n°3-4, 1947, p. 299-310.

juges. Ils reconnaissent tous les accusés coupables et ils les punissent sévèrement même si les inquisiteurs ne sont pas certains de leur culpabilité. Ces juges affirment être des gens de bien qui regrettent de condamner les accusés puisqu'ils n'aiment pas la violence. Pourtant, les inquisiteurs n'hésitent pas à confisquer les biens de leurs victimes. Le personnage conclut sa lettre en faisant remarquer que les Persans sont dans une bien meilleure situation que les Espagnols et les Portugais parce qu'il n'y a pas d'Inquisition persane. D'après Rica, les Persans sont bien capables d'être tolérants et de rester fidèles à l'islam sans une telle institution, puisque les mérites de leur foi sont si évidents. Il se vante que les « Persans sont les plus tolérants de tous les Mahométans ».<sup>35</sup>

Dans la lettre LX, Usbek évoque le fait que les juifs ont bien appris à faire de l'argent. « Sache que, partout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. »<sup>36</sup> Il est mécontent que les chrétiens et les musulmans persécutent les juifs. Comme l'islam et le christianisme tirent leurs origines du judaïsme, il compare les deux religions plus récentes à deux filles qui maltraitent leur mère juive « car, en fait de religion, les plus proches sont les plus grandes ennemies. » Il remarque que l'Espagne a souffert à cause de l'expulsion des juifs et que les autres chrétiens européens deviennent plus tolérants envers eux parce qu'ils ont appris qu'on ne devrait pas traiter ceux qui ont des croyances religieuses différentes comme des ennemis.<sup>37</sup>

---

<sup>35</sup> Montesquieu, « Lettre XXIX », dans *Lettres persanes*, dans Montesquieu, *Œuvres complètes*, t. 1, Roger Caillois (dir.), Gallimard : Paris, 1949, p. 175.

<sup>36</sup> C'est un stéréotype qu'on considérerait aujourd'hui comme étant antisémite. Mais pour Montesquieu c'est une marque de leur utilité pour la société.

<sup>37</sup> Montesquieu, « Lettre LX », dans *Lettres persanes*, dans Montesquieu, *Œuvres complètes*, t. 1, éd. cit., p. 218-219.

Dans la lettre LXXVIII, Rica dénonce les Espagnols qui soutiennent les activités de l'Inquisition et qui seraient mécontents de l'élimination de l'Inquisition en notant que ces gens ne sont pas les victimes de cette affreuse institution. Il prétend qu'il y a des Espagnols fanatiques qui ne respectent pas les enseignements chrétiens, qui adorent des choses qui n'en sont pas dignes. Il accuse ces scélérats d'être des hérésiarques qui méritent la poursuite inquisitoriale, plus que les présumés hérétiques que l'Inquisition espagnole condamne actuellement. Aux yeux du voyageur persan, les Espagnols sont très vaniteux parce qu'ils se vantent du fait que leurs ancêtres ont librement accepté le christianisme, sans aucune menace. De plus, il dit avec sarcasme que les Espagnols sont très polis parce que les inquisiteurs s'excusent toujours auprès des juifs avant de les condamner au bûcher.<sup>38</sup>

Dans la lettre LXXXV, Usbek prétend que la tolérance religieuse est bonne pour la société. Il y a des règles qui ont un effet bénéfique sur les citoyens dans chaque religion, on devait donc tolérer l'existence de plusieurs sectes au sein de l'État pour encourager les citoyens à suivre ces règles. D'après Usbek, toutes les religions soutiennent l'obéissance et la soumission au prince ; la tolérance religieuse n'est donc pas une menace pour la puissance royale. De plus, la tolérance religieuse est dans l'intérêt économique d'un pays. Comme ceux qui suivent une religion moins influente ne jouissent pas des avantages sociaux de ceux qui pratiquent la foi dominante, ils sont plus enclins à travailler dur et à s'enrichir même en faisant un travail désagréable. Le voyageur persan souligne que c'est l'intolérance religieuse, non pas la tolérance, qui est nuisible à la société. L'intolérance religieuse a un impact négatif sur l'économie puisqu'elle fait que le gouvernement expulse beaucoup de gens qui faisaient

---

<sup>38</sup> Montesquieu, « Lettre LXXVIII », dans *Lettres persanes*, dans Montesquieu, *Œuvres complètes*, t. 1, éd. cit., p. 248-251.



une contribution économique importante à la nation. Usbek note que le gouvernement persan envisageait d'expulser les Arméniens qui ne voulaient pas se convertir à l'islam pour le bien de la Perse. Il dit être content que son gouvernement n'ait pas commis cette erreur qui aurait provoqué une crise économique à cause de la perte de tant de négociants et de tant d'artisans. Selon lui, il était extrêmement important que le roi ait évité une telle catastrophe : « Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras que de signer un ordre pareil, et qu'en envoyant au Mogol et aux autres rois des Indes ses sujets les plus industriels, il auroit cru leur donner la moitié de ses états. » Il explique que les guerres de religion éclatèrent à cause de l'intolérance de la part du groupe religieux dominant. Ceux qui essayent de forcer les autres à se convertir sont injustes parce qu'ils ne seraient pas disposés à abandonner leurs propres croyances. Usbek décrit le prosélytisme comme « une maladie épidémique et populaire » qui affligent les musulmans, les juifs et les chrétiens et qui les rend déraisonnables.<sup>39</sup>

### 1.5.2 *De l'esprit des lois* (1748)

Selon Montesquieu, le clergé joue un rôle important au sein d'un État monarchique bien qu'il doute que l'Église ait toujours un impact positif sur ce type de gouvernement. En tant que pouvoir parallèle, le clergé agit comme un frein important sur la puissance royale. Il peut être le seul frein qui protège le pays de l'influence nuisible d'un monarque despotique. L'auteur fait

---

<sup>39</sup> Montesquieu, « Lettre LXXXV », dans *Lettres persanes*, dans Montesquieu, *Œuvres complètes*, t. 1, éd, cit, p. 258-260.

remarquer que les Espagnols et les Portugais ont la chance que le clergé puisse agir comme un frein contre leurs rois.<sup>40</sup>

L'auteur conseille aux politiques de tolérer les religions établies dans un pays donné pour le bien de l'État. Si un groupe religieux réprime un autre, le groupe réprimé deviendra revanchard et il persécutera le groupe dominant à cause de l'injustice perçue quand il aura l'occasion de le faire. Il vaut mieux éviter ce type de conflit religieux qui entraverait le bon fonctionnement de l'État et qui mécontenterait les citoyens. Le philosophe note que si les politiques se montrent disposés à tolérer toutes les religions établies, cette volonté ne laisse pas entendre qu'ils soutiennent tous ces cultes et que même des autorités religieuses, comme les théologiens, reconnaissent ce fait. Bien que Montesquieu défende la tolérance envers les religions établies, il affirme que les hommes politiques ne devraient pas tolérer les cultes qui ne sont pas encore établis dans leurs pays. À ses yeux, le désir d'un groupe religieux d'étendre son influence ailleurs est la preuve de la nature intolérante de cette religion. Il vaut mieux ne pas tolérer l'existence des cultes intolérants.<sup>41</sup>

Selon Montesquieu, l'Inquisition espagnole et l'Inquisition portugaise avaient condamné à mort injustement des accusés. De plus, il affirme que l'Inquisition espagnole, en tant que tribunal ecclésiastique, n'a pas le droit de condamner les assassins.<sup>42</sup> Il condamne l'Inquisition espagnole dans le chapitre de son œuvre *De l'esprit des lois* intitulé « Très humble remontrance aux

---

<sup>40</sup> Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, t. 1, éditions Garnier Frères : Paris, 1961, p. 20-21.

<sup>41</sup> Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, t. 2, éditions Garnier Frères : Paris, 1961, p. 161-162.

<sup>42</sup> Jean François Chiappe, *Montesquieu. L'homme et l'héritage*, éditions du Rocher : Monaco, 1998, p. 256-258.

inquisiteurs d'Espagne et de Portugal. » Selon le texte, un juif écrivit ce chapitre en réponse à la mort d'une jeune juive dans un *autodafé* à Lisbonne. L'écrivain doute que les inquisiteurs prennent sa remontrance au sérieux bien qu'il affirme que ses déclarations sont manifestement justes.

L'auteur accuse les inquisiteurs d'être hypocrites parce qu'ils sont fâchés contre l'empereur japonais qui fait tuer tous les chrétiens dans son royaume. Étant donné que les inquisiteurs font brûler les non-croyants aussi, ils n'ont pas le droit de critiquer ce souverain. Le comportement des inquisiteurs envers leurs victimes est bien pire que celui de l'empereur envers les chrétiens. Contrairement au chef japonais, les inquisiteurs chrétiens partagent plusieurs des mêmes croyances que leurs victimes juives. Les inquisiteurs devraient se montrer plus cléments envers les juifs puisque ces derniers restent fidèles à une religion que le Dieu chrétien soutenait il y a longtemps. Les juifs ne font que suivre les enseignements de leurs ancêtres. De plus, l'écrivain affirme que les inquisiteurs sont des hypocrites parce qu'ils critiquent les musulmans qui forcent les autres à adopter l'islam. Il laisse entendre que si les inquisiteurs étaient vraiment contre la propagation de la religion par la force, ils n'enverraient pas ceux qui ne sont pas de bons chrétiens au bûcher.

L'écrivain prétend que les inquisiteurs ne donnent pas un bon exemple aux juifs qu'ils espèrent convertir, parce qu'ils ne se comportent pas comme des chrétiens. Jésus ne soutiendrait pas l'Inquisition. Montesquieu compare les juifs et les chrétiens à des enfants du même père. Comme ils appartiennent à la même famille, ils devraient essayer de bien s'entendre, même si

les chrétiens comprennent mieux la volonté divine que les juifs. Si le christianisme représente les vrais enseignements de Dieu, les chrétiens devraient être assez sages pour convaincre les juifs de l'accepter sans avoir recours à la torture.

Montesquieu souligne que les inquisiteurs ne se comportent pas comme des hommes raisonnables non plus. Les hommes raisonnables ne condamneraient pas les juifs à mort pour avoir été honnêtes en ce qui concerne leurs croyances religieuses. Le philosophe note l'importance de la raison et sa grande influence sur la société moderne. Grâce à la philosophie qui insiste sur l'emploi de la raison, la société est capable de mieux comprendre les droits humains et les enseignements bibliques ; c'est pourquoi les inquisiteurs doivent changer leur conduite honteuse qui est nuisible à leur pays. Sinon, ils deviendront tristement célèbres à cause de leur barbarie aux yeux des générations futures et ils donneront une mauvaise réputation à la société de leur époque.<sup>43</sup>

Dans le chapitre intitulé « Qu'il ne faut point régler les tribunaux humains par les maximes des tribunaux qui regardent l'autre vie », Montesquieu condamne les religieux qui établirent l'Inquisition. Les religieux bénéficient de cette institution corrompue. Aucun État ne devrait permettre l'établissement de l'Inquisition puisqu'elle encourage l'immoralité et les activités criminelles. « Ce tribunal est insupportable dans tous les gouvernements. Dans la monarchie, il ne peut faire que des délateurs et des traîtres; dans les républiques, il ne peut former que des malhonnêtes gens; dans l'État despotique, il est destructeur comme lui ».<sup>44</sup> Il critique l'influence monacale sur l'Inquisition dans le chapitre suivant. Grâce à cette influence,

---

<sup>43</sup> Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, t. 2, éd cit, p. 164-166.

<sup>44</sup> Ibid., p. 178.

l'Inquisition épargne ceux qui admettent leur culpabilité en présumant qu'ils sont repentants et elle présume que ceux qui n'assument pas la responsabilité du crime sont coupables. Selon l'auteur, les tribunaux terrestres ne devraient épargner que les accusés qui sont innocents.<sup>45</sup>

Montesquieu refuse de changer ce qu'il a écrit sur l'Inquisition dans *De l'Esprit des lois* et l'Inquisition met le livre à l'index des livres proscrits le 19 novembre 1751.<sup>46</sup>

## 1.6 L'influence de Montesquieu sur l'attitude de Voltaire envers l'Inquisition

### 1.6.1 Voltaire et les *Lettres persanes*

Voltaire approuve la démarche de Montesquieu, qui consiste à critiquer la société française dans les *Lettres persanes* à travers ses personnages persans. À son avis, les lecteurs peuvent accepter cette critique de la France parce que son porte-parole fictif est un étranger.<sup>47</sup> Il loue la qualité de cette œuvre et l'intelligence de son auteur, décrivant les *Lettres persanes* comme un « ouvrage de plaisanterie, plein de traits qui annoncent un esprit plus solide que son livre. »<sup>48</sup>

Les *Lettres d'Amabed* de Voltaire s'inspirent apparemment des *Lettres persanes* de Montesquieu. Le philosophe critique la société européenne à travers les expériences de ses propres voyageurs fictifs, Amabed et sa femme, Adaté.<sup>49</sup> Ces personnages indiens sont des

---

<sup>45</sup> Ibid., p. 178-179.

<sup>46</sup> Jean François Chiappe, *Montesquieu. L'homme et l'héritage*, éd. cit, p. 259.

<sup>47</sup> Il s'agit du procédé de distanciation, qui permet à un auteur de prendre ses distances vis-à-vis de sa propre culture et de donner ainsi l'apparence d'une certaine objectivité.

<sup>48</sup> Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV suivi du catalogue des écrivains et artistes français*, Colin : Paris, 1894, p. 799.

<sup>49</sup> Alexandre Jovicevich, « Les Lettres persanes et les Lettres d'Amabed », dans Voltaire, *Les Lettres d'Amabed Edition critique et commentée*, Alexandre Jovicevich (dir.), éditions universitaires : Paris, 1961, p. XLIII-LXII.

victimes de l'Inquisition à Goa. Les méchants inquisiteurs pensent à tort qu'ils avaient reçu le baptême chrétien. C'est pour cela que les inquisiteurs veulent les trainer devant les tribunaux de Rome.

Comme Montesquieu, Voltaire dénonce l'intolérance religieuse, notamment celle des chrétiens. Dans les deux livres, des personnages condamnent les autorités religieuses qui punissent ceux qui ne restent pas fidèles à une religion dont ils ne connaissent rien. Dans le roman épistolaire de Montesquieu, Usbek défend les infidèles chrétiens auprès de son cousin dans la lettre XXXV.<sup>50</sup> Il note que les chrétiens ne comprennent pas l'islam et que les chrétiens sont malavisés plutôt que méchants. Selon lui, les chrétiens ne sont pas des infidèles qui méritent la mort. Ils n'eurent pas encore la chance de comprendre la volonté divine et Dieu ne les condamnera pas pour leurs erreurs à cause de leur ignorance. Le christianisme ressemble beaucoup aux croyances islamiques et Usbek croit que Dieu sauvera les chrétiens : « Je vois partout le Mahométisme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire, la Vérité s'échappe, et perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'Eternel ne verra sur la terre que de vrais Croyants. »<sup>51</sup> De plus, Usbek croit que les chrétiens basèrent leur baptême sur celui des musulmans. Dans le roman de Voltaire, Adaté est fâchée contre les inquisiteurs notamment le prêtre Dominicain, Fa tutto, qui l'accusent d'avoir abandonné le christianisme alors qu'elle était toujours hindoue. Elle affirme que la foi chrétienne était inconnue en Inde avant l'arrivée des Portugais. Comme Usbek, elle pense que le baptême chrétien a ses origines dans sa propre culture. Elle condamne les inquisiteurs parce qu'ils ne comprennent pas qu'on la baptisa selon les croyances hindoues et parce qu'ils sont inconscients du fait que le

---

<sup>50</sup> Ibid., p. LIX.

<sup>51</sup> Montesquieu, « Lettre XXXV », dans Montesquieu, *Œuvres complètes*, t. 1, éd. cit. p. 181-182.

baptême hindou inspira celui des chrétiens.<sup>52</sup> « J'ignore comment nos sacrés rites ont pu parvenir jusqu'à eux. Ils ont prétendu que nous avons été batisés suivant les rites de leur secte. Ils sont si ignorans qu'ils ne savent pas qu'ils tiennent de nous le batême depuis très peu de siècles. »<sup>53</sup>

Les deux philosophes critiquent le pape qui, selon eux, a trop d'autorité. Usbek décrit le pape comme un magicien qui peut convaincre les chrétiens de choses impossibles comme, par exemple, d'avoir persuadé le roi de France que ce qu'il croyait être du pain et du vin ne l'étaient pas. Rica croit que les chrétiens sont des idolâtres puisqu'ils traitent le pape comme s'il était une idole. Voltaire, pour sa part, condamne le pape qui soutient l'Inquisition à travers son personnage, Fa tutto. Le méchant inquisiteur souligne que parce que le pape est un vice-Dieu, il est divin comme Dieu ; c'est pourquoi les chrétiens n'ont pas le droit de douter de la divinité du pape même s'ils ne sont pas d'accord avec lui. En outre, le roman épistolaire de Voltaire affirme que le pape donne aux inquisiteurs Dominicains trop d'autorité sur les vies humaines.<sup>54</sup>

### 1.6.2 Voltaire et *De l'esprit des lois*

Le patriarche de Ferney loue *De l'esprit des lois* parce que ce livre est une œuvre de grande qualité qui est agréable à lire et d'une utilité pédagogique. Il affirme que le livre montre l'engagement sincère de l'auteur envers les lois, ce qui reflète son engagement envers l'humanité. Selon Voltaire, ceux qui n'apprécient pas la critique de la religion dogmatique dans *De l'esprit*

---

<sup>52</sup>Alexandre Jovicevich, op. cit., p. LVIII-LIX.

<sup>53</sup> Voltaire, « Troisième lettre D'Adaté à Shastasid », dans ibid., p. 16. (Orthographe originale)

<sup>54</sup>Alexandre Jovicevich, dans ibid., p. XLVII, LI.

*des lois* sont des hommes qui ont des idées fausses concernant les questions ecclésiastiques, mais qui croient toujours avoir raison et accusent ceux qui ont des opinions différentes d'être impies.<sup>55</sup> Il explique à Jean-Baptiste Trochin qu'il aime cet ouvrage pour sa condamnation de la superstition et du despotisme et qu'il mérite l'appréciation des générations futures.<sup>56</sup> Le philosophe partage l'attitude négative de Montesquieu envers l'Inquisition. « La vive et piquante ironie qu'on y trouve contre l'Inquisition a charmé tout le monde, hors les inquisiteurs; ses réflexions, presque toujours profondes, sont appuyées d'exemples tirés de l'histoire de toutes les nations ».<sup>57</sup>

Selon Antonio Gurrado, le chapitre intitulé « Très humble remontrance aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal » influença le *Sermon de rabbin Akib* de Voltaire. Dans ce texte Voltaire condamne, à travers le personnage de rabbin Akib, la mort du prêtre Gabriel Malagrida et celle de plusieurs juifs dans un *autodafé* le 20 septembre 1761. Gurrado note que les narrateurs de Montesquieu et de Voltaire avançaient des arguments semblables en faveur de la tolérance religieuse. L'un et l'autre prétendent que les inquisiteurs sont injustes parce que les juifs ne méritent pas de mourir à cause de leurs seules croyances juives. Ils comparent le lien entre le judaïsme, le christianisme et l'islam à des liens familiaux selon lesquels le christianisme et l'islam, qui ont leurs origines dans le judaïsme, sont les deux enfants du judaïsme qui font mal à leur mère. D'après eux, il est manifeste que les enseignements chrétiens sont incompatibles avec les actions affreuses de l'Inquisition. Le rabbin et le personnage juif de Montesquieu dénoncent

---

<sup>55</sup> Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV suivi du catalogue des écrivains et artistes français*, éd. cit, p. 800.

<sup>56</sup> Jean François Chiappe, *Montesquieu. L'homme et l'héritage*, éd. cit, p. 229.

<sup>57</sup> Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV suivi du catalogue des écrivains et artistes français*, éd. cit, p. 800.



les inquisiteurs en disant que leur cruauté les rend inhumains, et que les inquisiteurs sont des barbares.<sup>58</sup>

Contrairement à Montesquieu, Voltaire doute que le pouvoir du clergé puisse empêcher le despotisme dans une monarchie, notamment dans celle de l'Espagne et celle du Portugal. Dans son *Commentaire sur L'Esprit des lois de Montesquieu*, Voltaire évoque l'Inquisition espagnole afin d'illustrer le despotisme du régime espagnol. Il fait remarquer que Ferdinand d'Aragon, sa femme, Isabelle I de Castille et Philippe II coopérèrent avec l'Inquisition espagnole afin d'augmenter leurs propres pouvoirs et leur propre richesse. D'après le patriarche de Ferney, les rois catholiques profitaient de l'Inquisition espagnole en volant les biens des juifs riches. Comme les inquisiteurs représentent une forme du pouvoir du clergé, le philosophe laisse entendre que l'argument de Montesquieu n'est pas logique. Si celui-ci souhaite affirmer que le clergé agit comme un frein important sur la puissance royale, selon cette logique, il devrait soutenir l'Inquisition espagnole, alors que, comme nous l'avons constaté, l'auteur de *De l'esprit des lois* condamne cette institution dans son œuvre.<sup>59</sup>

---

<sup>58</sup>Antonio Gurrado, « Introduction », dans Voltaire, *Sermon du rabbin Akib*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman, .p. 490-491.

<sup>59</sup> Voltaire, *Commentaire sur L'Esprit des lois de Montesquieu*, *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 80B, éd. Besterman, p. 324-325.

## Deuxième partie. Voltaire et l'Inquisition

### 2.1 Voltaire condamne l'Inquisition pour montrer l'importance de la tolérance religieuse

En définissant la tolérance dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire affirme que la tolérance est « l'apanage de l'humanité ».<sup>60</sup> Selon Voltaire, il est naturel que les êtres humains soient tolérants, puisque l'imperfection et une tendance à commettre des erreurs sont des aspects inhérents de la nature humaine. La tolérance décourage la violence parmi les différentes sectes tolérées, parce que chaque groupe religieux éviterait la violence, de crainte d'être persécuté par les autres groupes religieux. Il note que les chrétiens, les juifs et les musulmans se réunissent pacifiquement à la Bourse de Londres et à celle d'Amsterdam. Voltaire explique que les chrétiens ont souffert à cause de leur propre intolérance envers les autres religions. Les autorités romaines de l'Antiquité persécutaient les chrétiens parce que ceux-ci visaient à convertir l'empire à leur religion. Rome était plus tolérante envers des sectes qui ne troublaient pas l'État. Selon Voltaire, le christianisme est la religion qui devrait encourager le plus la tolérance, mais il accuse les chrétiens d'être dans la pratique plus intolérants que tous les autres groupes religieux.<sup>61</sup>

#### 2.1.1. La tolérance dans la religion de Voltaire

D'après Voltaire, toute l'humanité a reçu de Dieu les mêmes idées sur la morale. Pour comprendre donc la volonté divine, les êtres humains devraient se concentrer sur les similarités entre les religions au lieu des différences entre elles, et ils devraient rejeter des enseignements

---

<sup>60</sup> Voltaire, « Tolérance », dans *Dictionnaire Philosophique, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, éd. Besterman, p. 552.

<sup>61</sup> Ibid., p. 552-558.

irrationnels. Malheureusement, l'intolérance religieuse rend ces tâches difficiles. Le clergé encourage la superstition et le fanatisme en accordant trop d'importance aux dogmes qu'il avait lui-même inventés. Cette intolérance contredit la volonté divine, puisque Dieu veut que les êtres humains s'aiment les uns les autres. Dieu ne soutiendrait ni la persécution ni la violence au nom de la religion.<sup>62</sup> Il vaut mieux que la société abandonne le christianisme et les dogmes nuisibles en faveur d'une religion naturelle qui promouvrait la moralité commune et la vertu de Jésus comme être humain.<sup>63</sup>

### 2.1.2 L'Inquisition comme exemple du fanatisme

Dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire décrit le fanatisme comme une sorte de folie. À cause de cette folie, le fanatique ne peut pas distinguer ses rêves et la réalité ; il prend ses illusions au sérieux et il est convaincu qu'il doit tuer ceux qui ont des croyances différentes des siennes pour plaire à Dieu.<sup>64</sup> Il dénonce comme étant « des fanatiques de sang-froid »<sup>65</sup> les juges qui pensent que les gens qui ont des opinions différentes méritent la peine de mort. Il faut qu'on guérisse cette « maladie épidémique »<sup>66</sup> connue sous le nom du fanatisme en promouvant la philosophie qui soutient l'emploi de la raison, puisque « l'effet de la philosophie est de rendre l'âme tranquille, et le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. »<sup>67</sup> Il note que la religion chinoise est la seule religion qui ne soit pas sous l'influence nuisible du fanatisme, grâce aux

---

<sup>62</sup> Christopher Todd, *Voltaire : Dictionnaire philosophique*, Grant & Cutler : London, 1980, p. 32-34.

<sup>63</sup> René Pomeau, *La religion de Voltaire*, Librairie Nizet : Paris, 1995, p. 315.

<sup>64</sup> Voltaire, « Fanatisme », dans *Dictionnaire Philosophique, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, éd. Besterman, p. 105.

<sup>65</sup> Ibid., p. 108.

<sup>66</sup> Ibid., p. 109.

<sup>67</sup> Ibid., 110-111.

efforts des philosophes qui étaient immunisés contre elle. L'auteur remarque qu'on ne peut pas combattre le fanatisme en évoquant la religion et les lois humaines. La religion aggrave la maladie et les fanatiques ne respectent pas les lois humaines. Aux yeux du fanatique, ces règles sont bien moins importantes que la volonté divine qui justifie ses intentions meurtrières.<sup>68</sup>

Pour Voltaire, l'Inquisition est l'exemple par excellence du fanatisme. Dans l'article intitulé « Inquisition » dans son *Dictionnaire Philosophique*, il évoque ce que l'inquisiteur espagnol, Louis de Paramo, a écrit sur l'histoire du Saint-Office. « Tous les hommes, écrit-il, ressemblent à Louis de Paramo quand ils sont fanatiques. »<sup>69</sup> Il affirme que c'est Saint Dominique qui a fondé l'Inquisition et il note que Paramo pense à tort que c'est Dieu qui l'a établie. Selon Paramo, la procédure inquisitoriale est inspirée par la façon dont Dieu punit Adam et Ève. Le *san benito*, un vêtement que les condamnés de l'Inquisition doivent porter pour indiquer que l'Inquisition les a reconnus coupables, ressemble aux habits de peau d'Adam et d'Ève. L'Inquisition confisque les biens des hérétiques parce que Dieu confisqua ceux d'Adam. L'auteur espagnol prétend que les papes et même Jésus étaient des inquisiteurs. En lisant ce que Paramo écrivit sur l'Inquisition, le patriarche de Ferney trouve qu'il est difficile d'imaginer comment l'Inquisition a pu agir d'une manière si horrible. Il note avec tristesse que, suite à la publication du livre de Paramo en 1589, l'évêque de Madrid et le roi s'en sont félicités.<sup>70</sup>

Dans son œuvre *Éloge historique de la raison, prononcé dans une académie de province*, par M. de Chambon, Voltaire critique l'Inquisition à travers deux personnages, les idées personnifiées de la raison et de la vérité. On tire la vérité de la raison parce que La Vérité est la

---

<sup>68</sup> Ibid., p. 109-110.

<sup>69</sup> Voltaire, « Inquisition », dans *Dictionnaire Philosophique, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, . éd. Besterman, p. 236.

<sup>70</sup> Ibid., p. 235-236.

filles de La Raison. La mère et sa fille voyagent à travers l'Europe. Comme elles savent que l'Inquisition fait que les gens deviennent leurs ennemis, elles craignent que ceux qui soutiennent l'Inquisition ne les tuent. « Enfin il y a quelque temps qu'il leur prit envie d'aller à Rome en pèlerinage, déguisées et cachant leur nom, de peur de l'Inquisition, qui arma toujours contre elles des jacobins et des bourreaux. »<sup>71</sup> La Vérité est contente que, pendant le Siècle des Lumières, les Français commencent à comprendre l'importance de la tolérance et à rejeter le fanatisme. Cependant, si cette tendance positive ne continue pas, il serait difficile de trouver la Raison et La Vérité parce qu'elles vont se cacher dans un puits.<sup>72</sup>

### 2.1.3 L'image des hérétiques qui sont victimes de l'Inquisition dans la fiction de Voltaire

Voltaire compare le désir de combattre l'hérésie par des moyens violents à des maladies terribles : « Il n'est pas trop à l'honneur de la raison humaine qu'on se soit haï, persécuté, massacré, brûlé pour des opinions choisies ; mais ce qui est encore fort peu à notre honneur, c'est que cette manie nous ait été particulière, comme la lèpre l'était aux Hébreux, et jadis la vérole aux Caraïbes. »<sup>73</sup> Le philosophe affirme que les premiers hérétiques étaient des chrétiens qui ne pouvaient pas se mettre d'accord au sujet de la métaphysique.<sup>74</sup> Il critique l'Inquisition à travers ses personnages qui sont des hérétiques et des victimes de l'Inquisition. Tandis que

---

<sup>71</sup> Voltaire, *Eloge historique de la raison, prononcé dans une académie de province, par M. de Chambon, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman, p. 361-362.

<sup>72</sup> Ibid., p. 376-377.

<sup>73</sup> Voltaire, « Hérésie », dans *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs: VI Gargantua-Justice, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42A, éd. Besterman, p. 171.

<sup>74</sup> Ibid., p. 173-174.

l'Inquisition affirme que les hérétiques sont méchants, Voltaire décrit ses hérétiques fictifs d'une façon positive.

Dans *Candide*, les inquisiteurs portugais punissent l'aristocrate allemand, Candide, et son maître de philosophie, Pangloss, pendant un *autodafé* public qui a lieu à Lisbonne. À la suite du tremblement de terre en 1755, le Grand Inquisiteur se trompe en prétendant que cet *autodafé* empêchera les tremblements de terre dévastateurs à l'avenir. En effet, il y a un autre tremblement de terre après l'*autodafé*.<sup>75</sup> La soupirante de Candide, Cunégonde, est parmi les spectateurs parce que le Grand Inquisiteur l'obligea à devenir sa maîtresse. Elle est horrifiée de voir que le Grand Inquisiteur fait fouetter Candide et qu'il essaie de faire pendre Pangloss. Comme elle croit que Candide et Pangloss sont deux hommes de bien, elle est choquée par l'ampleur de leur souffrance et par la cruauté des inquisiteurs : « Comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable Candide et le sage Pangloss se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, et l'autre pour être pendu par l'ordre de monseigneur l'inquisiteur, dont je suis la bien-aimée ? »<sup>76</sup> La jeune fille a pitié des autres hérétiques condamnés aussi. À cause de ces malheurs, Cunégonde ne partage pas l'optimisme de Pangloss. Elle doute qu'il ait eu raison de dire « tout va le mieux du monde ». <sup>77</sup> De même, Candide a du mal à comprendre pourquoi ils souffrent autant aux mains de l'Inquisition. <sup>78</sup> Le jeune homme tue le Grand Inquisiteur avec une épée en essayant de sauver Cunégonde de crainte que l'inquisiteur ne l'envoie au bûcher avec Cunégonde. <sup>79</sup> Voltaire, à travers les expériences de Pangloss, se moque de ceux qui pensent à tort que tous les hérétiques sont méchants. Le précepteur de Candide explique que les

---

<sup>75</sup> Voltaire, *Candide*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 48, éd. Besterman, p. 139, 146.

<sup>76</sup> Ibid., p. 146.

<sup>77</sup> Ibid., p. 146.

<sup>78</sup> Ibid., p. 139-140.

<sup>79</sup> Ibid., p. 148-149.

inquisiteurs n'étaient pas assez expérimentés pour faire pendre un condamné et qu'il était toujours vivant lorsqu'un chirurgien, qui le prenait pour un cadavre, essaya de le disséquer. Les cris de douleur terrifièrent le médecin et sa femme parce qu'ils croyaient que Pangloss était le diable. La femme du chirurgien dit que son mari aurait dû savoir que le diable possède les corps de tous les hérétiques. Le philosophe s'échappe de ce couple afin d'éviter le prêtre qui y viendra pour chasser le démon.<sup>80</sup>

Le patriarche de Ferney condamne aussi les inquisiteurs espagnols qui affirment que les hérétiques sont méchants dans *L'Histoire de Jenni ou le Sage et l'Athée*. Son inquisiteur fictif, Don Jeronimo Bueno Caracucarador, est convaincu que les Anglais ne réussiraient pas à conquérir Barcelone parce qu'ils sont de monstrueux hérétiques. Les Anglais vainquent Barcelone en dépit de ses croyances malavisées.<sup>81</sup> La maîtresse de l'inquisiteur, dona Boca Vermeja, a hâte de voir un hérétique anglais parce que, d'après Caracucarador, les Anglais « avaient des queues de singes, des pattes d'ours, et des têtes de perroquets. »<sup>82</sup> Boca Vermeja et son amie, dona las Nalgas, se cachent dans la salle de bains pour voir la laideur de Jenni. Voltaire laisse entendre que les Anglais sont des hommes de bien à travers l'apparence agréable de ce jeune homme. À la grande surprise des deux femmes, Jenni est extrêmement beau. Selon Las Nalgas, sa beauté est parfaite et il ressemble à une statue d'Apollon, le dieu grec de la lumière et de la beauté. Elle continue à louer la beauté exceptionnelle de Jenni en la comparant à celle des héros mythologiques. Elle affirme qu'elles voient « le visage d'Adonis sur le corps

---

<sup>80</sup> Ibid., p. 249-250.

<sup>81</sup> Clifton Cherpak, «Voltaire's Histoire de Jenni : A Synthetic Creed », *Modern Philology*, t. 54, n° 1, 1956, p. 26-32.

<sup>82</sup> Voltaire, *L'Histoire de Jenni ou le Sage et l'Athée*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman, p. 53.

d'un jeune Hercule. »<sup>83</sup> Boca Vermeja est choquée de voir combien la description négative des hérétiques est fausse. Elle tombe amoureuse de Jenni. L'inquisiteur furieux fait fouetter les deux femmes et il condamne Jenni à mort. Après que les soldats anglais sauvent Jenni, Caracucarador prétend qu'il croyait que Jenni était juif. Puis, il affirme qu'il allait faire brûler Jenni parce que le jeune homme avait volé sa maîtresse. Voltaire souligne que Jenni est un homme de bien à travers Boca Vermeja, qui nie la culpabilité du jeune homme en disant avoir commencé de plein gré une relation amoureuse avec lui. Elle déclare son amour pour ce dernier et sa haine pour l'inquisiteur qui la maltraite. Elle félicite le père de Jenni, le chapelain anglican Freind, pour avoir un fils aussi merveilleux.<sup>84</sup>

#### 2.1.4 Les Espagnols devraient être tolérants et raisonnables comme les Anglais

Comme nous l'avons noté, Voltaire s'inspire de la tolérance religieuse en Angleterre. Dans *L'Histoire de Jenni ou le Sage et l'Athée*, les soldats anglais vainquent les inquisiteurs pour libérer Jenni. Freind, le père de Jenni et le chapelain anglican de l'armée anglaise, essaie d'expliquer à l'inquisiteur, Don Jeronimo Bueno Caracucarador, que les actions de l'Inquisition sont immorales et déraisonnables. Freind est mécontent des raisons pour lesquelles Caracucarador a condamné son fils Jenni au bûcher. Selon Freind, l'Inquisition ne devait pas se préoccuper des juifs qui restent fidèles à leurs croyances juives parce que c'est sans importance. Il fait remarquer que la Société royale de Londres, dont il est membre, serait d'accord avec lui. Selon le père de Jenni, l'Inquisition devrait épargner les juifs à cause du lien entre le judaïsme et

---

<sup>83</sup> Ibid., p. 54.

<sup>84</sup> Ibid., p. 54-58.



le christianisme. Il laisse entendre que Jésus ne soutiendrait pas la persécution des juifs comme le Christ était juif lui-même.<sup>85</sup> Voltaire suggère que l'éducation des Espagnols est insuffisante à travers le personnage Don Jeronimo Bueno Caracucarador, qui répond : « Hélas ! Nous ne savions rien de tout cela dans l'université de Salamanque. » De plus, le chapelain souligne que l'inquisiteur n'aurait pas dû condamner son fils à mort pour avoir volé sa maîtresse. Cette peine est inappropriée puisqu'elle est trop sévère.<sup>86</sup> Comme c'est un homme juste et clément, Freind convainc milord Peterborou d'épargner la vie de l'inquisiteur car « il ne faut jamais faire mourir un homme que quand la chose est absolument nécessaire pour le salut du prochain. »<sup>87</sup> En voulant montrer la clémence des Anglais envers les prêtres espagnols, il décide de faire fouetter l'inquisiteur pour qu'il souffre comme il fit souffrir les deux femmes espagnoles. La population de la Catalogne est impressionnée par la bonté de Freind.<sup>88</sup> Les anciens prisonniers de l'Inquisition et les bacheliers de l'université de Salamanque se convertissent ainsi à l'anglicanisme en raison de la clémence de cette religion.<sup>89</sup>

Dans l'article intitulé « Liberté de penser » qui se trouve dans le *Dictionnaire Philosophique*, Voltaire condamne l'Inquisition et favorise la liberté de pensée dans une conversation entre ses personnages, milord Boldmind, un officier anglais, et le comte Médroso, un familier de l'Inquisition portugaise. Les deux hommes n'aiment pas que ce soit les Dominicains qui condamnent les accusés et le comte explique qu'il aide l'Inquisition avec réticence afin d'éviter ce triste sort. Selon Médroso, l'Inquisition interdit la liberté de pensée de

---

<sup>85</sup> Ibid., p. 56-57.

<sup>86</sup> Ibid., p. 57.

<sup>87</sup> Ibid., p. 59.

<sup>88</sup> Ibid., p. 59.

<sup>89</sup> Ibid., p. 59, 69.

crainte que l'emploi du bon sens ne soit nuisible pour la société et pour le catholicisme.<sup>90</sup> Il est mécontent que l'Angleterre et les autres pays soient devenus protestants parce que cette religion encourage le péché en incitant « l'adoration simple de Dieu et la vertu. » Il se demande : « Si les portes de l'enfer prévalent jamais jusque-là, que deviendra le Saint-Office ? »<sup>91</sup> Milord Boldmind remarque que les pays qui soutiennent la liberté de pensée sont heureux en évoquant le succès de la marine anglaise qui a défendu le Portugal contre l'Espagne pendant la guerre de Succession d'Espagne.<sup>92</sup> Il affirme que la liberté de pensée est très importante pour le christianisme en notant que les premiers chrétiens n'auraient jamais été capables d'établir la religion chrétienne s'ils n'avaient pas eu la liberté de pensée.<sup>93</sup> À son avis l'Inquisition nuit à l'humanité en ne respectant pas cette liberté. Il a pitié du comte Médroso, qu'il prend pour une victime de l'Inquisition, et il l'encourage à y réfléchir : « Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser ; vous êtes né avec de l'esprit ; vous êtes un oiseau dans la cage de l'Inquisition ; le Saint-Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. »<sup>94</sup> Il prétend que la liberté de pensée est avantageuse pour la société parce que si l'on refuse la liberté de pensée à la société, il y aura de la violence : « Ce sont ces tyrans des esprits qui ont causé une partie des malheurs du monde. Nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire son avis ». <sup>95</sup> Milord Boldmind est déçu que le comte ne soit pas assez courageux pour exercer son droit de penser parce qu'il veut aider le comte à se libérer de la mauvaise influence de l'Inquisition. Son « âme est aux galères », selon Boldmind, et l'âme de Médroso mérite cette

---

<sup>90</sup> Voltaire, « Liberté de pensée », dans *Dictionnaire Philosophique, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, éd. Besterman, p. 295-298.

<sup>91</sup> Ibid., p. 298.

<sup>92</sup> Ibid., p. 297.

<sup>93</sup> Ibid., p. 299.

<sup>94</sup> Ibid., p. 300.

<sup>95</sup> Ibid., p. 300.

souffrance tant qu'elle est prête à l'accepter.<sup>96</sup> Le nom de l'officier anglais souligne le courage des Anglais puisque « Boldmind » veut dire « Esprit-Hardi ». Voltaire associe les familiers de l'Inquisition à la lâcheté comme « Medéroso » veut dire « Peureux » en portugais.<sup>97</sup>

#### 2.1.5 Le vrai christianisme soutient la tolérance au lieu de l'Inquisition

Voltaire doute que Jésus soutienne l'Inquisition parce que Jésus encourage l'amour et la tolérance. Selon Jésus, on devrait traiter les autres comme on aimerait être traité. Pour Voltaire et pour d'autres philosophes des Lumières comme Bayle et Rousseau, cette règle est universelle.<sup>98</sup> Le patriarche de Ferney condamne les inquisiteurs intolérants qui vont à l'encontre de la volonté divine en persécutant ceux qui ont des croyances religieuses différentes. Il explique dans son *Traité sur la tolérance* que, puisque l'humanité doit suivre le commandement « Ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit », qui est un aspect important du droit humain et du droit naturel, « on ne voit pas comment, suivant ce principe, un homme pourrait dire à un autre : « Crois ce que je crois, et ce que tu ne peux croire, ou tu périras. » C'est ce qu'on dit en Espagne, en Espagne, à Goa. »<sup>99</sup> L'auteur évoque les « cachots de l'Inquisition » et les « bourreaux des *autodafé* » comme des exemples de l'intolérance que le Christ aurait condamné.<sup>100</sup> Il conseille aux lecteurs du *Traité sur la tolérance* d'imiter Jésus en étant des martyrs plutôt que des bourreaux.<sup>101</sup> Les inquisiteurs négligent leurs devoirs sacerdotaux en soutenant la violence de l'Inquisition : « C'est un prêtre en surplis, c'est un moine voué à l'humilité et à la douceur, qui

---

<sup>96</sup> Ibid., p. 301.

<sup>97</sup> Ibid., p. 295.

<sup>98</sup> Philippe Sassier, *Pourquoi la tolérance*, Fayard : Paris, 1990, p. 40-43.

<sup>99</sup> Voltaire, *Traité sur la tolérance*, dans Jacques van den Heuvel (dir.), *Voltaire. L'Affaire Calas et autres affaires*, Gallimard : Paris, 1975, p. 113.

<sup>100</sup> Ibid., p. 150.

<sup>101</sup> Ibid., p. 156.

fait dans de vastes cachots appliquer des hommes aux tortures les plus cruelles. »<sup>102</sup> L'inquisiteur fictif de Voltaire, Don Jeronimo Bueno Caracucarador, ressemble plus à une créature diabolique qu'à Dieu. L'auteur le décrit comme « un spectre noir » qui apparaît après que les soldats anglais sauvent Jenni. En outre, lorsque le père de Jenni demande à l'inquisiteur : « Qui es-tu ? Viens-tu de l'enfer ? » L'inquisiteur dit : « À peu près ». Il admet être venu d'un endroit presque aussi affreux.<sup>103</sup>

L'auteur du *Dictionnaire philosophique* affirme qu'on doit apprendre l'importance de ce principe universel « Ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit » parce que, comme John Locke le note, les êtres humains ne comprennent pas dès leur naissance l'importance de ce principe. Voltaire évoque les actions de l'Inquisition afin de prouver son argument. Il remarque que les inquisiteurs sanguinaires qui maltraitent ceux qui ont des croyances religieuses différentes n'ont pas honte d'avoir torturé et d'avoir tué ces innocents.<sup>104</sup>

À travers son personnage, Dominico Zapata, un licencié qui étudie la théologie à l'université de Salamanque, le patriarche de Ferney laisse entendre que Dieu serait mécontent des inquisiteurs espagnols qui persécutent les juifs. L'étudiant pose une liste de questions à ses maîtres. Dans les *Questions de Zapata*, l'auteur accuse les inquisiteurs d'être des hypocrites parce que les actions de l'Inquisition contredisent les enseignements de la religion chrétienne. La première question est celle-ci : « Comment dois-je m'y prendre pour prouver que les Juifs que

---

<sup>102</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations*: VI, *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 26A, éd. Besterman, p. 134.

<sup>103</sup> Voltaire, *L'Histoire de Jenni ou le Sage et l'Athée*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman, p. 56-57.

<sup>104</sup> Voltaire, « Conscience », dans *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs*: IV César-Égalité, *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 40, éd. Besterman, p. 191-192.

nous faisons brûler par centaines, furent pendant quatre mille ans le peuple chéri de Dieu? »<sup>105</sup>

La quatrième question est : « Si Dieu est le Dieu d'Abraham, pourquoi brûlez-vous les enfants d'Abraham ? et si vous les brûlez, pourquoi récitez-vous leurs prières, même en les brûlant ?

Comment vous qui adorez le livre de leur loi, les faites-vous mourir pour avoir suivi leur loi. »<sup>106</sup>

Voltaire souligne que l'Inquisition punit des gens de bien en décrivant le triste sort de Zapata.

Les inquisiteurs le font brûler sans répondre à ses questions bien qu'il soit un homme très vertueux qui lutte contre le fanatisme en faveur de la vérité en matière de religion.<sup>107</sup>

#### 2.1.6 L'Inquisition empêche les conversions au catholicisme

D'après Voltaire, l'Inquisition est contre-productive parce qu'elle dissuade les gens de se convertir au catholicisme, alors qu'elle prétend favoriser cette religion en combattant l'hérésie. Dans son *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations*, il souligne l'inutilité de l'Inquisition en expliquant que cette horrible institution a encouragé beaucoup d'Européens à abandonner le catholicisme, notamment ceux des Provinces-Unies (des Pays-bas).<sup>108</sup>

Voltaire remarque que l'Inquisition est un grand obstacle qui empêche les protestants de devenir catholiques. Leur haine contre l'Inquisition renforce leur détermination à rester fidèles à leurs croyances protestantes :

Ce tribunal, inventé pour extirper les hérésies, est précisément ce qui éloigne le plus les protestants de l'Église romaine : il est pour eux un objet d'horreur ; ils aimeraient

---

<sup>105</sup> Voltaire, *Les Questions de Zapata, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 62, éd. Besterman, p. 381

<sup>106</sup> Ibid., p. 382.

<sup>107</sup> Ibid., p. 407.

<sup>108</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations: VI, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 26A, éd. cit., p. 125-126.

mieux mourir que s'y soumettre, et les chemises ensoufrées du Saint-Office sont l'étendard contre lequel ils sont à jamais réunis.<sup>109</sup>

De plus, il condamne les *autodafé* et les religieux qui y participent parce que, à ses yeux, ces cérémonies sont des actes de violence honteux qui laisseraient une mauvaise impression aux étrangers : « On chante, on dit la messe, et on tue des hommes. Un Asiatique qui arriverait à Madrid le jour d'une telle exécution ne saurait si c'est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice, ou une boucherie ; et c'est tout cela ensemble. »<sup>110</sup> L'auteur condamne les actions de l'Inquisition en les comparant aux actes de violence qui avaient lieu sous le régime aztèque. Il laisse entendre que les chrétiens qui reprochent au roi aztèque Montezuma, qui croyait plaire aux dieux avec des sacrifices humains, sa cruauté, sont des hypocrites.<sup>111</sup>

#### 2.1.7 Il faut détruire cette Inquisition monstrueuse

Pour Voltaire, l'Inquisition est un monstre qu'il faut détruire. Le philosophe loue Don Pedro Pablo Abarca, comte d'Aranda, président du Conseil suprême en Espagne et capitaine général de la Castille nouvelle, parce que ce dernier, selon Voltaire, vise à « couper les têtes de

---

<sup>109</sup> Ibid., p. 139.

<sup>110</sup> Ibid., p. 134-135.

<sup>111</sup> Ibid., p. 135.

l'hydre de l'Inquisition » en essayant de limiter le pouvoir de cette institution.<sup>112</sup> Voltaire explique qu'en 1770, l'Inquisition espagnole a tenté d'outrepasser son autorité en affirmant qu'un soldat qu'on avait accusé de bigamie devait faire face aux tribunaux inquisitoriaux. Comme le roi espagnol pensait que le tribunal du capitaine général avait l'autorité de juger l'accusé, le souverain conseilla à l'archevêque de Pharsale, qui était l'inquisiteur général, de ne miner ni le système judiciaire ni l'autorité royale.<sup>113</sup> Voltaire loue le comte d'Aranda qui veut réduire l'influence nuisible de l'Inquisition pour le bien de l'Espagne.<sup>114</sup> D'après le philosophe, le comte doit être célèbre à cause de ses efforts courageux contre cette institution monstrueuse :

« Observons seulement que le comte d'Aranda a mérité la reconnaissance de l'Europe entière, en rognant les griffes et en limant les dents du monstre. » Dans son *Éloge historique de la raison* aussi, Voltaire dénonce l'Inquisition en la qualifiant de monstre aux griffes trop longues. La Raison voit ces griffes qu'on coupa sur une table pendant son séjour à Venise avec sa fille, La Vérité. La lutte contre l'Inquisition est raisonnable parce que le procureur de Saint-Marc explique qu'à Venise, on coupe les griffes de l'Inquisition en utilisant des ciseaux qui appartenaient à La Raison. L'auteur remarque que le comte d'Aranda, qui travaille comme ministre et diplomate, coupe les griffes de l'Inquisition espagnole en utilisant une deuxième paire des ciseaux qui appartenaient à La Raison. Il prétend que les générations futures seront reconnaissantes au président du Conseil suprême en Espagne<sup>115</sup> : « Si vous passez par la France,

---

<sup>112</sup> Voltaire, « Aranda », dans *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs: II A-Aristée*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 38, éd. Besterman, p. 551.

<sup>113</sup> Ibid., p. 552-553.

<sup>114</sup> Ibid., p. 553.

<sup>115</sup> Voltaire, *Éloge historique de la raison, prononcé dans une académie de province, par M. de Chambon*, *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman, p. 364-365.

vous trouverez peut-être à Paris votre autre paire de ciseaux chez un ministre espagnol qui s'en servait au même usage que nous dans son pays, et qui sera un jour béni du genre humain ».<sup>116</sup>

## 2.2 La nature de l'Inquisition selon Voltaire

### 2.2.1 L'Inquisition mine l'autorité royale et l'autorité divine

Pour Voltaire, les êtres humains n'ont pas le droit de brûler les hérétiques puisque c'est Dieu seul qui devrait les punir. Il vaut mieux que l'humanité s'abstienne de punir les hérétiques, car Dieu peut châtier plus effacement ces pécheurs en les envoyant dans les flammes de l'enfer pour toujours.<sup>117</sup> Voltaire appelle ses détracteurs des « âmes pieuses » avec sarcasme. Ces gens pensent à tort que, comme Dieu va envoyer les hérétiques en enfer, l'humanité devrait imiter Dieu en les brûlant aussi. Les « âmes pieuses » savent que la souffrance des hérétiques dans la vie après la mort sera plus grande que celle qu'ils subiront pendant leur mort, mais, à leurs yeux, ce fait justifie la grande quantité d'exécutions pour l'hérésie. Voltaire note que, contrairement à lui-même, ses détracteurs pensent que « puisqu'un bûcher d'une heure ou deux est zéro par rapport à l'éternité, il importait très-peu qu'on brûlât cinq ou six provinces pour des opinions de choix, pour des hérésies. »<sup>118</sup> Les gens de bien ne devraient pas éliminer l'hérésie par des moyens violents : « C'est un grand mal d'être hérétique ; mais est-ce un grand bien de soutenir l'orthodoxie par des soldats et par des bourreaux ? Ne vaudrait-il pas mieux que chacun mangeât son pain en paix à l'ombre de son figuier ? Je ne fais cette proposition qu'en tremblant. »<sup>119</sup>

---

<sup>116</sup> Ibid., p. 365.

<sup>117</sup> Voltaire, « Hérésie », *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs: VI Gargantua-Justice*, t. 42A, éd. Besterman, p. 172.

<sup>118</sup> Loc. cit.

<sup>119</sup> Ibid., p. 178.



Le philosophe suggère que l'Inquisition mine l'autorité royale en décrivant le trône du roi comme étant moins élevé que celui de l'inquisiteur. L'auteur de *l'Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations* condamne les rois qui tolèrent l'Inquisition parce qu'ils acceptent ce statut inférieur. Il note que les rois ont le droit d'empêcher le Saint-Office de faire mourir les condamnés dans les *autodafé*, et il observe avec dédain que les rois préfèrent regarder ces cérémonies atroces au lieu de sauver les victimes. Selon Voltaire, les rois devraient arrêter ce type de violence parce que les condamnés sont des citoyens de leurs royaumes. Sinon, il est injuste que les chrétiens dénoncent des monarques étrangers qui font tuer des êtres humains pour des raisons religieuses :

Les rois, dont ailleurs la seule présence suffit pour donner grâce à un criminel, assistent nu-tête à ce spectacle, sur un siège moins élevé que celui de l'inquisiteur, et voient expirer leurs sujets dans les flammes. On reprochait à Montezuma d'immoler des captifs à ses dieux : qu'aurait-il dit s'il avait vu un *autodafé* ? <sup>120</sup>

Dans *L'histoire des Voyages de Scarmentado*, avec son image des trônes qui sont moins élevés que le trône qui appartient à l'inquisiteur, Voltaire laisse entendre que le Saint-Office mine à la fois l'autorité royale et l'autorité divine. Pendant son séjour en Espagne, le protagoniste assiste à un *autodafé* qui a lieu à Séville. Il voit le trône de l'inquisiteur qui est plus élevé que ceux de la famille royale, mais il croit à tort que ce doit être le siège de Dieu. Il lui semble que Dieu serait le seul invité qui mériterait cette place d'honneur, qui symbolise un niveau d'autorité supérieur à celui de la royauté. Le protagoniste provoque l'ire de l'Inquisition en exprimant à un autre voyageur cette idée concernant la fonction du trône plus élevé. Après l'*autodafé*, le Saint-Office fait emprisonner le malheureux personnage principal dans les cachots de l'Inquisition pendant des semaines. Selon l'auteur de cette histoire, le trône plus élevé devrait être le siège

---

<sup>120</sup>Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations: VI, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 26A, éd. Besterman, p. 135.

approprié de Dieu, comme c'est Dieu qui mérite d'être mieux classé que la monarchie espagnole selon la hiérarchie du pouvoir et pas l'Inquisition.<sup>121</sup>

### 2.2.2 La cruauté exceptionnelle de l'Inquisition espagnole

D'après Voltaire, les Espagnols sont en grande partie responsables de la nature malveillante de l'Inquisition de leur pays. Dans son *Essai sur les mœurs*, le patriarche de Ferney attribue la cruauté exceptionnelle de l'Inquisition espagnole à la méchanceté exceptionnelle du peuple espagnol :

Il faut que le génie des Espagnols eût alors quelque chose de plus austère et de plus impitoyable que celui des autres nations. On le voit par les cruautés réfléchies dont ils inondèrent bientôt après le nouveau monde. On le voit surtout ici par l'excès d'atrocité qu'ils mirent dans l'exercice d'une juridiction où les Italiens, ses inventeurs, mettaient beaucoup plus de douceur. Les papes avaient érigé ces tribunaux par politique ; et les inquisiteurs espagnols y ajoutèrent la barbarie.<sup>122</sup>

De plus, l'auteur affirme que la cruauté des inquisiteurs espagnols est liée au fait que l'Espagne souffre d'un retard culturel. L'écrivain dénonce l'Espagne comme un pays arriéré qui, contrairement à plusieurs autres pays, a peu de place pour la philosophie des Lumières, qui souligne l'importance de l'emploi de la raison.

Il faut encore attribuer à ce tribunal cette profonde ignorance de la saine philosophie où les écoles d'Espagne demeurent plongées, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même,

---

<sup>121</sup> Voltaire, *L'histoire des Voyages de Scarmentado*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 45B, éd. Besterman, p. 299-300.

<sup>122</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations: VI Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 26A, éd. Besterman, p. 130.

ont découvert tant de vérités, et ont élargi la sphère de nos connaissances. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir.<sup>123</sup>

Dans le conte intitulé *L'histoire des Voyages de Scarmentado*, Voltaire condamne l'Inquisition espagnole comme un exemple de la cruauté qu'on pourrait attendre de la part de l'Espagne étant donné la brutalité des Espagnols envers les populations indigènes en Amérique, qu'ils voulaient convertir au catholicisme. Le narrateur doit présenter ses hommages au Grand Inquisiteur après avoir passé des semaines dans les cachots de l'Inquisition. Le voyageur félicite l'inquisiteur avec sarcasme des efforts du Saint-Office et de ceux de l'Espagne pour soutenir la religion catholique. Il décrit l'*autodafé* comme étant « délicieux ». Il affirme avoir étudié les « grandes choses que les Espagnols avaient faites pour la religion » pendant son séjour en Espagne en lisant les œuvres de Bartolomé de Las Casas, évêque de Chiapas au Mexique. Or, comme nous l'avons mentionné, Las Casas (lui-même espagnol) dénonça les Espagnols pour avoir maltraité les groupes indigènes en Amérique. Le personnage principal souligne le nombre élevé de morts dans cette partie de l'empire espagnol comme si le carnage représentait une réussite fantastique : « Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa par lesquels il paraît qu'on avait égorgé, ou brûlé, ou noyé dix millions d'infidèles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait; mais quand on réduirait ces sacrifices à cinq millions de victimes, cela serait encore admirable. » Le narrateur doit payer une amende pour son crime et il décide de quitter l'Espagne.<sup>124</sup>

---

<sup>123</sup> Ibid., p. 134.

<sup>124</sup> Voltaire, *L'histoire des Voyages de Scarmentado*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 45B, éd. Besterman, p. 301.

### 2.2.3 La procédure de l'Inquisition est injuste

L'auteur du *Dictionnaire philosophique* décrit ironiquement les procédures inquisitoriales comme étant « opposées à la fausse équité et à l'aveugle raison de tous les autres tribunaux de l'univers ». <sup>125</sup> L'auteur donne des exemples de procédures injustes dont il est mécontent. L'Inquisition condamne les accusés suite à des témoignages très peu fiables. Il lui reproche d'avoir bénéficié financièrement de la confiscation des biens des accusés et il affirme que les accusés devraient avoir le droit de connaître l'identité de leurs accusateurs. Voltaire est étonné que la société espagnole tolère l'existence de l'Inquisition depuis si longtemps. <sup>126</sup>

Dans son *Essai sur les mœurs*, Voltaire dénonce l'inquisiteur Tomás de Torquemada pour avoir inventé la procédure inquisitoriale, laquelle est « opposée à toutes les lois humaines ». <sup>127</sup> Voltaire remarque qu'il est très facile de se venger de ses ennemis en les accusant faussement d'hérésie parce que le Saint-Office prend les paroles des accusateurs peu fiables, comme des enfants et des criminels, au sérieux et il cache l'identité de ces accusateurs. Ensuite, selon le philosophe, les pauvres accusés, qui ignorent souvent les accusations portées contre eux, sont obligés de faire de faux aveux. L'Inquisition nuit ainsi à la société espagnole en engendrant une atmosphère de méfiance, puisque tout le monde pense que son voisin pourrait le dénoncer aux inquisiteurs : « Cette procédure, inouïe jusqu'alors, fit trembler l'Espagne. La défiance s'empara de tous les esprits ; il n'y eut plus d'amis, plus de société : le frère craignit son frère, le père, son fils. » <sup>128</sup> Voltaire croit que certains Espagnols réagissent à cette terrible situation en

---

<sup>125</sup> Voltaire, « Inquisition », dans *Dictionnaire Philosophique, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, éd. Besterman, p. 238.

<sup>126</sup> Ibid., p. 238-239.

<sup>127</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations: VI*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 26A, éd. Besterman, p. 133.

<sup>128</sup> Loc. cit.

travaillant comme des familiers de l'Inquisition. Ces Espagnols espèrent que l'Inquisition ne les condamnera pas s'ils aident cette institution odieuse à faire souffrir les autres.<sup>129</sup> Les familiers de l'Inquisition portugaise choisissent ce travail pour la même raison. Comme nous l'avons noté, le familier de l'Inquisition portugaise fictif de Voltaire, le comte Médroso, soutient l'Inquisition, bien qu'il n'aime pas son emploi, parce qu'il ne veut pas que les inquisiteurs le condamnent au bûcher : « [...] j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, et j'ai préféré le malheur de brûler mon prochain à celui d'être cuit moi-même. »<sup>130</sup>

L'auteur du *Traité sur la tolérance* condamne les procédures inquisitoriales et favorise la tolérance religieuse universelle en rédigeant une conversation entre un inquisiteur Dominicain fictif et lui-même. Afin de convaincre son interlocuteur de ne pas essayer de sauvegarder l'orthodoxie religieuse par des moyens violents, Voltaire évoque l'Académie de la Crusca, un organisme qui vise à standardiser la langue italienne. Voltaire remarque que les Italiens devraient se conformer aux règles linguistiques fixées par cette académie. Il affirme que le Saint-Office ne devrait pas soutenir l'emploi de la violence contre les hérétiques en notant que l'Académie de la Crusca ne punit pas ceux qui ne suivent pas ses règles. Les différents dialectes italiens continuent à exister. Le philosophe doute que les inquisiteurs ne trouvent ses arguments persuasifs. L'inquisiteur fictif croit que le Saint-Office a le droit de maltraiter les hérétiques présumés, comme il doit sauver les âmes humaines plutôt que de garantir l'uniformité linguistique :

L'inquisiteur me répond : « Il y a bien de la différence ; il s'agit ici du salut de votre âme : c'est pour votre bien que le directoire de l'Inquisition ordonne qu'on vous saisisse sur la déposition d'une seule personne, fût-elle infâme et reprise de justice ; que vous n'ayez point d'avocat pour vous défendre ; que le nom de votre accusateur ne vous soit pas seulement connu ; que

---

<sup>129</sup> Ibid., p. 133-134.

<sup>130</sup> Voltaire, « Liberté de pensée », dans *Dictionnaire Philosophique, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, éd. Besterman, p. 296.

l'inquisiteur vous promette grâce, et ensuite vous condamne ; qu'il vous applique à cinq tortures différentes, et qu'ensuite vous soyez ou fouetté, ou mis aux galères, ou brûlé en cérémonie...<sup>131</sup>

À travers cette réponse, l'auteur critique l'Inquisition encore une fois parce qu'elle dépend de témoins peu fiables et parce qu'elle ne révèle pas aux accusés l'identité des accusateurs. De plus, selon notre auteur, les inquisiteurs sont des menteurs qui favorisent le recours excessif à la violence et qui ne devraient pas priver les accusés d'un avocat. Voltaire dit avec sarcasme que le Saint-Office agit dans l'intérêt de l'accusé. Il demande à l'inquisiteur s'il est vraiment nécessaire de subir les procédures inquisitoriales pour aller au paradis : « Je prendrais la liberté de lui répondre : "Mon frère, peut-être avez-vous raison ; je suis convaincu du bien que vous voulez me faire ; mais ne pourrais-je pas être sauvé sans tout cela ?" »<sup>132</sup>

Par ailleurs, Voltaire désapprouve le *Directorium Inquisitorum* de Nicolau Eymeric. Voltaire a lu une édition française de ce manuel des inquisiteurs traduit par André Morellet. L'auteur du *Traité sur la tolérance* réagit très négativement à ce livre.<sup>133</sup> Dans une lettre à Damilaville le 26 janvier 1762, Voltaire regrette que les philosophes ne soient pas capables d'écraser des « ennemis du genre humain » comme les inquisiteurs. Les philosophes sont trop peu nombreux et manquent d'argent et du zèle nécessaire.<sup>134</sup> Dans une lettre à D'Alembert en février 1762, il prétend que l'oeuvre d'Eymeric montre qu'on devrait envoyer les méchants inquisiteurs au bûcher pour le bien de l'humanité :

---

<sup>131</sup> Voltaire, *Traité sur la tolérance*, dans éd. cit., p. 177.

<sup>132</sup> Ibid., p. 177-178.

<sup>133</sup> Louis Moland, « note 1 » dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42 Louis Moland (dir.), Garnier frères : Paris, 1877, p. 15, Voltaire, « Lettre à M. Thieriot le 26 janvier 1762 » dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42, éd. Moland, p. 15.

<sup>134</sup> Voltaire. « Lettre à M Damilaville 26 janvier 1762 », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42, éd. Moland, p. 15.

Si j'ai lu la belle jurisprudence de l'Inquisition ! Eh oui, mordieu, je l'ai lue, et elle a fait sur moi la même impression que fit le corps sanglant de César sur les Romains. Les hommes ne méritent pas de vivre, puisqu'il y a encore du bois et du feu et qu'on ne s'en sert pas pour brûler ces monstres dans leurs infâmes repaires.

Selon le philosophe, les chrétiens fidèles devraient condamner les inquisiteurs qui pensent à tort obéir à la volonté divine.<sup>135</sup> Il explique à D'Alembert le 26 février 1762 que sa lecture de ce manuel, qui décrit les actions terribles des inquisiteurs, lui donne envie de tuer les inquisiteurs comme son personnage, Candide. « Si j'étais Candide, un inquisiteur ne mourrait que de ma main. »<sup>136</sup>

Le patriarche de Ferney accuse les prêtres d'avoir un impact très négatif sur la société en encourageant le fanatisme. À son avis, les prêtres sont des gens malveillants et amers qui se disputent souvent entre eux et qui visent à exploiter et à faire souffrir les laïques. L'Inquisition existerait à cause de la méchanceté des membres des ordres religieux :

Ennemis du genre humain, ennemis les uns des autres et d'eux-mêmes, incapables de connaître les douceurs de la société, il fallait bien qu'ils la haïssent. Ils déploient entre eux une dureté dont chacun d'eux gémit, et que chacun d'eux redouble. Tout moins secoue la chaîne qu'il s'est donnée, en frappe son confrère, et en est frappé à son tour. Malheureux dans leurs sacrés repaires, ils voudraient rendre malheureux les autres hommes. Leurs cloîtres sont le séjour du repentir, de la discorde, et de la haine. Leur juridiction secrète est celle de Maroc et d'Alger. Ils enterrent pour la vie dans des cachots ceux de leurs frères qui peuvent les accuser. Enfin ils ont inventé l'Inquisition.<sup>137</sup>

---

<sup>135</sup> Voltaire, « Lettre à M d'Alembert février 1762 », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42, éd. Moland, p. 43.

<sup>136</sup> Voltaire « Lettre à M d'Alembert, 25 février 1762 », dans *ibid.* p. 54.

<sup>137</sup> Voltaire, « Des suites de l'esprit du parti et du fanatisme », dans Jacques van den Heuvel (dir.), *Voltaire. L'Affaire Calas et autres affaires* Gallimard : Paris, 1975, p. 223.

L'auteur prétend que, comme ces religieux sont souvent des criminels, ils ne sont pas propres à représenter Dieu pour pardonner les péchés des pratiquants qui se confessent.<sup>138</sup>

L'Espagne est, selon lui, capable de devenir une grande nation qu'il compare aux écuries espagnoles où se trouvent des chevaux de haute qualité. Ils sont de « si beaux chevaux, si fiers, si légers, si courageux, si brillants ». <sup>139</sup> Il juge que les moines ont un impact négatif sur cette nation en écrivant que les moines maltraitent ces chevaux magnifiques et qu'ils les laissent vivre dans des conditions déplorables depuis des siècles. L'écrivain compare le comte d'Aranda à Hercule, le héros de la mythologie grecque qui réussit à nettoyer les écuries du roi d'Augias. Selon Voltaire, le comte d'Aranda corrigera la situation en combattant l'Inquisition : « Le comte d'Aranda, qui est un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie espagnole sur un autre pied, et les écuries d'Augias seront bientôt de la plus grande propreté. » <sup>140</sup>

#### 2.2.4 L'Inquisition abuse de son pouvoir

L'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations* accuse l'Espagne d'avoir expulsé les juifs pour les priver de leur richesse, comme ils devaient abandonner leur or, leur argent et leurs pierreries en quittant le pays s'ils voulaient éviter la peine de mort. <sup>141</sup> L'Espagne tolère la présence des *conversions* parce que ce sont des gens riches et que l'objectif du Saint-Office est de maltraiter les *conversions* qui restent fidèles au judaïsme en leur volant leurs richesses et en les tuant injustement : « On les avait chassés pour s'emparer de leurs richesses, on les reçut parce qu'ils en rapportaient ; et c'est contre eux principalement que fut établi le tribunal de

---

<sup>138</sup> Ibid., p. 224.

<sup>139</sup> Voltaire, « Aranda », dans *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs: II A-Aristée* dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 38, éd. Besterman, p. 553.

<sup>140</sup> Loc. cit.

<sup>141</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations: VI Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 24, éd. Besterman, p. 558.



l'Inquisition, afin qu'au moindre acte de leur religion, on pût juridiquement leur arracher leurs biens et la vie ».<sup>142</sup>

Dans son conte *Candide*, Voltaire condamne le Saint-Office représenté par ses inquisiteurs fictifs qui abusent de leur pouvoir. Lorsque Candide retrouve sa soupirante, Cunégonde, cette dernière lui explique que les Bulgares l'avait attaquée et qu'avant de devenir la maitresse du méchant Grand Inquisiteur portugais, un de ses ravisseurs l'avait vendue à un banquier juif, Don Issachar. Don Issachar voulait la convaincre d'être sa maitresse. Le Grand Inquisiteur essaie d'enlever Cunégonde à Don Issachar en affirmant qu'un juif n'était pas digne d'être son amant. Il est mécontent que Don Issachar refuse d'abandonner Cunégonde. La fille du baron de Thunder-ten-tronckh ne veut commencer une relation sexuelle ni avec l'un ni avec l'autre homme. Le Grand Inquisiteur abuse donc de son autorité en tant que chef de l'Inquisition pour régler la dispute et atteindre ses objectifs immoraux. Il menace de faire condamner pour hérésie le banquier juif et de le faire souffrir pendant un *auto-da-fe* s'il ne coopère pas. À cause de ces menaces, Don Issachar accepte de partager Cunégonde avec le Grand Inquisiteur. Après avoir conclu ce marché, le chef de l'Inquisition continue à menacer son rival en montrant comment le Saint-Office punit les hérétiques.<sup>143</sup> Cunégonde dit que le Grand Inquisiteur décida d'organiser l'*auto-da-fe* pendant lequel Pangloss et Candide avait souffert « pour détourner le fléau des tremblements de terre, et pour intimider don Issachar ».<sup>144</sup>

Dans *Les lettres d'Amabed*, c'est avec les inquisiteurs portugais fictifs qui se comportent de manière très injuste à l'égard des habitants de Goa qu'Arouet condamne les inquisiteurs

---

<sup>142</sup> Ibid., p. 559.

<sup>143</sup> Voltaire, *Candide*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 48, éd. Besterman, p. 145-146.

<sup>144</sup> Ibid., p. 146.

portugais qui abusent de leur pouvoir. Après que les inquisiteurs firent emprisonner Amabed et Adaté dans une prison inquisitoriale, Adaté les décrit comme étant des « antropophages ».<sup>145</sup> De plus, Adaté croit à tort qu'elle peut avoir confiance en le prêtre Dominicain, le père Fa tutto, qui travaille pour l'Inquisition de Goa. Au début de sa captivité, la femme hindoue pense que ce prêtre est un homme de bien qui s'inquiète de son bien-être auprès de l'Inquisition. Il promet de l'aider en essayant de la réunir avec son amie, Déra, et son mari Amabed. Adaté croit qu'il va tenir parole. Comme elle l'explique à Shastasid, un chef religieux hindou : « Puisqu'il a mis ma main sur son cœur il ne me trompera pas. Eh pourquoi me tromperait-il ? que lui ai-je fait pour me persécuter ? nous l'avons si bien traité à Bénarès mon mari & moi ! »<sup>146</sup> Adaté est choquée que Fa tutto la trahisse en la violant. Elle regrette que le prêtre viole Déra aussi.<sup>147</sup> La femme d'Amabed est furieuse. Elle souhaite qu'elle se réincarne en un Dominicain très cruel afin d'avoir l'occasion de se venger contre son violeur : « Puissent tant de crimes retomber sur la tête du père Fa tutto ! Qu'il soit après sa mort changé en une jeune malheureuse Indienne, que je sois changée en Dominicain; que je lui rende tous les maux qu'il m'a faits, & que je sois plus impitoyable encor pour lui qu'il ne l'a été pour moi. »<sup>148</sup> Elle décide de demander l'aide de Don Jérónimo le corrégidor,<sup>149</sup> qui représente l'autorité royale. Elle espère que cet homme leur rendra la justice, à Amabed et à elle, en les libérant de la prison et en punissant le père Fa tutto. Voltaire laisse entendre que les inquisiteurs Dominicains sont des monstres qui ne croient pas qu'on doive les questionner sur leur comportement immoral. Adaté décrit les inquisiteurs de Goa comme des « spectres ». Elle explique que ces « spectres » ne veulent pas se réunir avec Don Jérónimo le

---

<sup>145</sup> Voltaire, « Première lettre d'Adaté et à Shastasid », dans Voltaire, *Les Lettres d'Amabed Edition critique et commentée*, éd. Jovicevich, p. 12. (Orthographe originale)

<sup>146</sup> Voltaire, « Seconde lettre d'Adaté et à Shastasid », dans *ibid.*, p. 15.

<sup>147</sup> Voltaire, « Cinquième lettre d'Adaté au grand brame Shastasid. », dans *ibid.*, p. 22.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>149</sup> Le corrégidor est le premier juge civil de la province.

corrégidor et qu'ils s'indignent du fait que le corrégidor vise à interroger le père Fa tutto sur ses crimes présumés. Ils menacent d'excommunier Don Jérónimo. : « Interroger un inquisiteur, un Dominicain ! s'est écrié le chef des spectres, c'est un sacrilège; Scommunicao, Scommunicao. On dit que ce sont des mots terribles; & qu'un homme sur qui on les a prononcés meurt ordinairement au bout de trois jours ». <sup>150</sup>

Dans *Les Questions de Zapata*, Dominico Zapata pose ces questions à ses maîtres : « Quand je rencontrerai des filles juives, dois-je coucher avec elles avant de les faire brûler ? Et lorsqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le droit d'en prendre une cuisse ou une fesse pour mon souper avec des filles catholiques ? » <sup>151</sup> Voltaire indique ainsi que les inquisiteurs espagnols abusent de leur pouvoir pour maltraiter les condamnées juives. Ces questions suggèrent que l'Inquisition espagnole est assez barbare pour soutenir le cannibalisme et que les inquisiteurs ont des relations sexuelles inappropriées avec les victimes du Saint-Office.

## 2.2.5 L'Inquisition nuit à l'économie

L'Inquisition est, d'après l'auteur de *l'Essai sur les mœurs*, préjudiciable à l'économie espagnole à cause de l'expulsion des juifs. Selon Voltaire, les juifs espagnols jouent un rôle important dans le commerce. De plus, il souligne qu'autrefois les juifs étaient impliqués dans le

---

<sup>150</sup> Voltaire, « Sixième lettre d'Adaté », dans *ibid.*, p. 24.

<sup>151</sup> Voltaire, *Les Questions de Zapata, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 62, éd. Besterman, p. 407.

commerce « partout ailleurs ». <sup>152</sup> Beaucoup de juifs sont obligés d'être impliqués dans le commerce, bien que ce type de travail ait une mauvaise réputation en Europe, parce que les Européens intolérants privent injustement les juifs d'autres occasions de gagner leur vie. Selon Voltaire, il est donc injuste qu'on garde rancune aux juifs riches qui travaillent dans le commerce : « Le commerce, profession longtemps méprisée par la plupart des peuples de l'Europe, fut leur unique ressource dans ces siècles barbares ; et comme ils s'y enrichirent nécessairement, on les traita d'infâmes usuriers » <sup>153</sup> Les juifs ne représentent pas une menace pour l'État et ils soutiennent financièrement le gouvernement en payant des impôts. Ceux qui sont impliqués dans le commerce ne doivent pas troubler l'État s'ils veulent travailler. De plus, la volonté des juifs de quitter l'Espagne suite à l'édit d'expulsion est la preuve que ces gens ne s'intéressaient pas à la rébellion et qu'ils n'étaient pas une menace pour l'État. Voltaire affirme que l'Espagne devrait tolérer la présence des juifs dans le pays en évoquant l'attitude plus positive de la Hollande envers les juifs. Le gouvernement hollandais permet à des milliers des juifs de rester en Hollande, bien qu'ils ne soient pas nécessaires pour le commerce, car ce groupe religieux est inoffensif. <sup>154</sup>

De même, ce n'était pas dans l'intérêt du Portugal d'établir l'Inquisition de Goa, étant donné que les Portugais visaient aussi à faciliter le commerce en Inde. « Le commerce et l'Inquisition paraissent incompatibles ». <sup>155</sup> Voltaire condamne le Saint-Office pour ses effets économiques nuisibles en notant que des villes européennes importantes, comme Amsterdam et Londres, ne seraient pas aussi prospères si l'on y avait établi l'Inquisition. La présence de cette

---

<sup>152</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations: VI, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 26A, éd. Besterman, p. 131.

<sup>153</sup> Voltaire, « Juifs », dans T. H. Desoer (dir.), *Dictionnaire Philosophique*, t. 7, Paris : Fain, 1817, p. 1223.

<sup>154</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations: VI, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 26A, éd. Besterman, p. 131-132.

<sup>155</sup> Ibid., p. 137.

institution aurait limité leur richesse et la croissance de leurs populations. D'ailleurs, les efforts de Philippe II, roi d'Espagne, d'établir l'Inquisition en Flandres ont eu un impact très négatif sur le commerce, ce qui a incité les Flamands à se rebeller contre l'Espagne :

On connaît l'Inquisition de Goa. Si cette juridiction opprime ailleurs le droit naturel, elle est dans Goa contraire à la politique. Les Portugais ne sont dans l'Inde que pour y négocier ; le commerce et l'Inquisition paraissent incompatibles. Si elle était reçue dans Londres et dans Amsterdam, ces villes ne seraient ni si peuplées ni si opulentes. En effet, quand Philippe II la voulut introduire dans les provinces de Flandre, l'interruption du commerce fut une des principales causes de la révolution.<sup>156</sup>

## 2.3 L'Inquisition dans les combats de Voltaire en faveur des victimes de l'intolérance religieuse

### 2.3.1 Gabriel Malagrida avant Jean Calas

Gabriel Malagrida (1689-1761) était un prêtre jésuite d'origine italienne qui avait acquis une bonne réputation en travaillant au Brésil. Malagrida et les religieux de son ordre avaient une influence importante sur la cour royale portugaise à la grande consternation du premier ministre portugais, le marquis de Pombal. De plus, le premier ministre était mécontent d'un sermon de Malagrida selon lequel l'auteur avait prétendu que Dieu voulait punir les Portugais en causant le tremblement de terre à Lisbonne en 1755. Il préférait croire que le tremblement de terre était un évènement naturel. Il encouragea le roi, Joseph I, d'expulser les jésuites de la cour royale en 1758. Le 3 septembre de cette même année on essaya d'assassiner le roi et le marquis de Pombal accusa Malagrida de la tentative de régicide. Cependant, l'Inquisition, qui avait le droit de juger

---

<sup>156</sup> Ibid.

les prêtres ne le condamna pas de ce crime par manque de preuves. (Le roi venait de voir sa maîtresse, la marquise de Távora, au moment de la tentative d'assassinat. On soupçonne que l'époux de la marquise ait été responsable du crime.) Les inquisiteurs pensaient que le prêtre avait menti en affirmant être un prophète sous l'influence des esprits. Ils condamnèrent ce vieil homme pour avoir prétendument écrit des remarques blasphématoires concernant la vierge Marie. Il est douteux que ces textes compromettants n'aient jamais existé.<sup>157</sup> L'Inquisition fit exécuter Malagrida dans un *autodafé* à Lisbonne le 21 septembre 1761. On jeta ses restes dans la mer. Voltaire croyait que l'Inquisition avait mis plusieurs juifs à mort dans cet *autodafé*, mais selon Antonio Gurrado, ces renseignements pourraient être inexacts. Gurrado note que, d'après Lee, la seule personne que l'Inquisition condamna à mort était Malagrida.<sup>158</sup>

On publia le *Sermon du Rabbin Akib* en décembre 1761. L'exécution de Gabriel Malagrida inspira cette œuvre comme l'écrivain croyait que le prêtre jésuite était une victime de l'intolérance religieuse. Au moment où Voltaire commence à s'intéresser à l'affaire Malagrida, il condamne Malagrida et les jésuites parce qu'il croit qu'ils sont responsables de la tentative de régicide.<sup>159</sup> Il apprit la mort de Malagrida en lisant un exemplaire de la *Gazette de France* qu'on avait publié le 17 octobre 1761.<sup>160</sup> Il a davantage de pitié pour les juifs que l'Inquisition avait prétendument fait mourir dans cet *autodafé* et il critique les chrétiens qui, à son avis, devraient avoir honte de soutenir l'Inquisition. Comme il l'explique dans une lettre aux d'Argental le 24 octobre 1761, « Je ne suis pas fâché qu'on ait brûlé frère Malagrida, mais je plains fort une demi

---

<sup>157</sup> J. Patrick Lee, « The Condemnation of Fanaticism in Voltaire's *Sermon du Rabbin Akib* », dans Ourida Engelberts, et John T. Scott, (dir.) *Rousseau and l'Infâme: Religion, Toleration, and Fanaticism in the Age of Enlightenment*, éditions Rodopi : Amsterdam, 2009, p. 67-76. ( coll. Faux Titre ; 326.)

<sup>158</sup> Antonio Gurrado, « Introduction », dans Voltaire, *Sermon du rabbin Akib*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman, p. 486-487.

<sup>159</sup> Ibid., p. 485-488.

<sup>160</sup> J. Patrick Lee, art. cit. p. 67-68.

douzaine de juifs qui ont été grillés. Encore [un] autodafé! dans ce siècle ! et que dira Candide ? Abominables chrétiens, les nègres que vous achetez douze cent francs valent douze cent fois mieux que vous ».<sup>161</sup> Après avoir examiné « l'arrêt des inquisiteurs, ordinaires, et députés de la sainte Inquisition contre le père Gabriel Malagrida » l'attitude de Voltaire envers le prêtre jésuite devient plus positive. Le philosophe doute que le vieil homme ait mérité de mourir aux mains du Saint-Office pour l'hérésie. Dans une lettre à Jean-Robert Tronchin le 13 novembre 1761, il qualifie Malagrida d'un « pauvre fou » que l'Inquisition n'aurait pas dû faire exécuter.<sup>162</sup> Dans une lettre au duc de Richelieu le 27 novembre 1761, le patriarche de Ferney condamne l'Inquisition pour avoir imposé la peine de mort à un vieillard qui racontait des histoires ridicules concernant la vierge Marie. Il souligne que les Portugais et les inquisiteurs devraient avoir honte d'avoir fait mourir ce prêtre. Voltaire n'aime pas les jésuites mais il remarque que, dans ce cas, il est évident que le Saint-Office maltraita un membre de cet ordre. D'après Voltaire, les inquisiteurs sont très injustes d'avoir accusé Malagrida de tentative de régicide :

On l'a accusé de parricide, et son procès porte qu'il a cru qu'Anne, mère de Marie, était née impolluée, et qu'il prétendait que Marie avait reçu plus d'une visite de Gabriel. Tout cela fait pitié, et fait horreur. L'Inquisition a trouvé le secret d'inspirer de la compassion pour les jésuites. J'aimerais mieux être nègre que portugais. Eh misérables, si Malagrida a trempé dans l'assassinat du roi, pourquoi n'avez vous pas osé l'interroger, le confronter, le juger, le condamner ? Si vous êtes assez lâches, assez imbéciles pour n'oser juger un parricide, pourquoi vous déshonorez-vous en le faisant condamner par l'Inquisition pour des fariboles ?<sup>163</sup>

Voltaire croit que l'affaire Gabriel Malagrida montre l'effet nuisible du fanatisme comme le fait la célèbre affaire Calas. En apprenant la mort à Toulouse de Marc-Antoine, le fils aîné du

---

<sup>161</sup> Voltaire « Lettre aux d'Argental le 24 octobre 1761 », citée dans J. Patrick Lee, art. cit. p. 71.

<sup>162</sup> Voltaire « Lettre à Jean-Robert Tronchin le 13 novembre 1761 », citée dans art. cit. p. 71.

<sup>163</sup> Voltaire, « Lettre au duc de Richelieu le 27 novembre 1761 », citée dans art. cit., p. 72.

commerçant huguenot Jean Calas, Voltaire affirme dans un premier temps que les fanatiques dans cette affaire pourraient bien être la famille Calas, croyant que le fils voulait abandonner le protestantisme en faveur du catholicisme. Par contre, si la famille calviniste est innocente de ce crime affreux, ce sont les juges de Toulouse qui sont des fanatiques puisqu'ils ont condamné injustement Jean Calas à mort.<sup>164</sup> Aucun de ces scénarios ne surprendrait l'auteur du *Sermon du Rabbin Akib*. Les deux scénarios lui semblent possibles étant donné l'ampleur du fanatisme dans la société. Il cite l'affaire Malagrida comme un exemple de ce fanatisme horrible. Le patriarche évoque la félicité des philosophes qui ne s'associent pas aux fanatiques. : « L'un ou l'autre cas est digne des siècles les plus barbares, et n'est pas indigne du siècle des Malagrida, des Damiens, et des billets de confession. Heureux les philosophes qui passent leur vie loin des fous et des fanatiques ! »<sup>165</sup>

#### 2.3.1.1 Le *Sermon du Rabbin Akib* et le *Traité sur la tolérance*

Après avoir fini par croire en l'innocence des Calas, Voltaire écrivit le *Traité sur la tolérance*, dans lequel il défend cette famille en condamnant le fanatisme et en soulignant l'importance de la tolérance religieuse. Le traité parut en 1763. Le *Sermon du Rabbin Akib* (1761) était un précurseur du *Traité sur la tolérance* dans lequel l'auteur prêchait la tolérance en

---

<sup>164</sup> Voltaire, « Lettre à Madame de Florian, 20 mai 1762 », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42, éd. Moland, p. 113.

<sup>165</sup> Ibid.



évoquant le cas de Gabriel Malagrida, qu'il considérait comme une autre victime contemporaine du fanatisme.<sup>166</sup>

À travers ce rabbin fictif, l'auteur critique l'Inquisition pour ses *autodafé* barbares.

« Ces sauvages appellent de telles exécutions des actes de foi. Mes frères, ce ne sont pas des actes de charité. Élevons nos cœurs à l'Eternel. »<sup>167</sup> Le rabbin a pitié du prêtre. Il le qualifie de « pauvre jésuite » qui périt dans un *autodafé* parce qu'il avait fait « une petite faute mondaine » en racontant des histoires ridicules concernant la Vierge Marie.<sup>168</sup> D'après le rabbin, les juifs ne méritaient pas de mourir aux mains de l'Inquisition portugaise parce qu'ils étaient restés fidèles au judaïsme comme leurs familles l'avaient fait depuis des générations. Il répète ici que les inquisiteurs sont des hypocrites parce qu'ils persécutent les juifs, un groupe religieux avec qui les chrétiens partagent certaines croyances.<sup>169</sup> Le rabbin remarque que l'inquisiteur imita une prière juive en disant « Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde ! » Aux yeux du rabbin, les inquisiteurs ne sont pas de bons chrétiens, étant loin d'être des hommes charitables et miséricordieux. Le comportement des inquisiteurs est plus diabolique que celui des démons : «C'est ainsi que ces monstres impitoyables invoquaient le Dieu de la clémence et de la bonté, le Dieu pardonneur, en commettant le crime le plus atroce et le plus barbare, exerçant une cruauté que les démons dans leur rage ne voudraient pas exercer contre les démons leurs confrères.» Le

---

<sup>166</sup> Antonio Gurrado. « Introduction », dans Voltaire, *Sermon du rabbin Akib*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman, p. 490.

<sup>167</sup> Voltaire, *Sermon du rabbin Akib*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman, p. 514.

<sup>168</sup> Ibid., p. 517.

<sup>169</sup> Ibid., p. 522-523.

prédicateur juif compare les fanatiques à des animaux féroces en les appelant des « tigres dévots » et des « panthères fanatiques. »<sup>170</sup>

Le prédicateur se montre ainsi partisan de la tolérance religieuse. Il loue les musulmans qui décidèrent de tolérer la religion chrétienne après la conquête de l'Espagne par les Maures et les Turcs qui tolèrent plusieurs confessions religieuses. Selon le rabbin, il est dommage que les inquisiteurs portugais ne soient pas aussi tolérants que ces musulmans. Il est déraisonnable de vouloir tuer les autres pour des différences religieuses insignifiantes :

Deux musulmans ont été livrés aux tourments les plus cruels, parce que leurs pères et leurs grands-pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais, qu'ils se lavaient trois fois par jour, tandis que les Portugais ne se lavent qu'une fois par semaine, qu'ils nomment Allah l'Être Eternel que les Portugais appellent Dios, et qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles quand ils récitent leurs prières. Ah! Mes frères, quelle raison pour brûler des hommes !<sup>171</sup>

Voltaire répète dans le *Traité sur la tolérance* quelques-unes des idées présentées dans le *Sermon du Rabbin Akib*. L'intolérance des êtres humains les rend pires que les bêtes sauvages : celles-ci sont plus raisonnables que les êtres humains intolérants, puisqu'elles s'entretuent afin de survivre, tandis que les êtres humains se tuent à cause de disputes religieuses. « Le droit de l'intolérance est donc absurde et barbare : c'est le droit des tigres, et il est bien horrible, car les tigres ne déchirent que pour manger, et nous nous sommes exterminés pour des paragraphes ». <sup>172</sup> Lee note que la prière du prédicateur fictif à la fin du *Sermon du rabbin Akib* et la « Prière à

---

<sup>170</sup> Ibid., p. 523.

<sup>171</sup> Ibid., p. 521.

<sup>172</sup> Voltaire, *Traité sur la tolérance*, dans éd., cit., p. 114.

Dieu » à la fin du *Traité de la tolérance* se ressemblent.<sup>173</sup> Le rabbin prêche l'amour et la tolérance parce que, à son avis, l'humanité adore le même dieu, les chrétiens sont les descendants des juifs et les frères d'autres êtres humains. Il veut que les êtres humains restent fidèles aux religions de leurs propres familles en tolérant ceux qui ont des croyances différentes. Il souligne la nature clémente de Dieu en espérant que Dieu élimine le fanatisme et la persécution religieuse.<sup>174</sup> « Dieu, père commun, Dieu de miséricorde, fais qu'il n'y ait plus sur ce petit globe, sur ce moindre de tes mondes, ni fanatiques, ni persécuteurs ! »<sup>175</sup> Dans sa « Prière à Dieu » l'auteur du *Traité sur la tolérance* demande l'aide divine au nom de l'humanité. Il laisse entendre que cette divinité s'attend à ce que les êtres humains s'aiment les uns les autres et à ce qu'ils évitent la violence : « Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère. »<sup>176</sup> Voltaire prie pour que Dieu aide les êtres humains à bien s'entendre en dépit de leurs différences religieuses. Il espère, par exemple, que « toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution » et « que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil »<sup>177</sup> Selon Voltaire, l'humanité devrait adorer Dieu en paix.<sup>178</sup>

---

<sup>173</sup> J. Patrick Lee, « The Condemnation of Fanaticism in Voltaire's *Sermon du Rabbin Akib* », dans Ourida Engelberts, et John T. Scott, (dir.), *Faux Titre*, t. 326, : *Rousseau and l'Infâme: Religion, Toleration, and Fanaticism in the Age of Enlightenment*, éditions Rodopi : Amsterdam, 2009, p. 67-68,74.

<sup>174</sup> Voltaire, *Sermon du rabbin Akib*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd., cit. p. 529-530.

<sup>175</sup> Ibid., p. 530.

<sup>176</sup> Voltaire, *Traité sur la tolérance*, dans éd., cit., p. 180.

<sup>177</sup> Ibid., p. 180.

<sup>178</sup> Ibid., p. 182.

### 2.3.2 L'affaire du chevalier de la Barre par rapport à l'Inquisition

Les juges d'Abbeville condamnèrent à mort Jean-François Lefebvre, chevalier de la Barre le 28 février 1766. Selon van den Heuvel, la famille du chevalier et plusieurs habitants d'Abbeville ne s'attendaient pas à ce que le parlement de Paris favorise la peine de mort pour ce jeune homme qui, à ce qu'on prétendait, avait endommagé, dans la nuit du 8 au 9 août 1765, un crucifix qui ornait un pont à Abbeville. Cependant, le parlement de Paris confirma la sentence le 4 juin 1766 et l'on exécuta le condamné le 1<sup>er</sup> juillet de cette même année. On le décapita, puis, on brûla ses restes.

Ceux qui avaient répondu au monitoire soupçonnaient que le chevalier avait été responsable du crime parce que ce dernier avait eu la réputation d'être irréligieux. Lefebvre avait eu des ennemis influents comme le président de l'élection, M. de Belleval, et le conseiller au présidial, M. Duval de Soicourt, qui avaient été mécontents de la tante du chevalier, Mme de Brou, abbesse de Willancourt. Le chevalier avait affirmé qu'il n'avait pas mutilé le crucifix et qu'il ne croyait pas mériter qu'on le considère comme une personne irréligieuse à cause de ses remarques impies.<sup>179</sup>

Après la mort du chevalier, Voltaire décida de le défendre parce qu'il le considérait comme une victime du fanatisme. Dans sa *Relation de la mort du chevalier de la Barre*, il remarque que les gens de bien sont mécontents du sort cruel du gentilhomme. Il décrit l'affaire du chevalier de la Barre comme une « horrible aventure qui a indigné l'Europe entière (excepté

---

<sup>179</sup> Jacques van den Heuvel, « L'Affaire du chevalier de La Barre », dans Jacques van den Heuvel, (dir.), *Voltaire, L'Affaire Calas et autres affaires*, Gallimard : Paris, 1975, p. 307-309.

peut- être quelques fanatiques ennemis de la nature humaine) ». <sup>180</sup> Selon le philosophe, il était probable qu'un véhicule a endommagé le crucifix par mégarde. Il pense que l'amour de M. Belleval pour la tante du chevalier était non partagé et que M. Belleval gardait rancune au chevalier qui voulait qu'il cesse d'embêter sa tante. M. Belleval encouragea la population d'Abbeville à soupçonner que Jean-François Lefebvre avait mutilé le crucifix à cause de son mépris de la religion. Voltaire note que les témoins l'avaient accusé d'avoir manqué du respect pour la Vierge Marie, d'avoir chanté des chansons libertines et d'avoir affirmé que le clergé avait créé les commandements de Dieu. L'auteur croit que ces crimes présumés n'ont rien à voir avec le crucifix endommagé.

Voltaire compare l'injustice de l'affaire du chevalier de la Barre à celle de l'Inquisition. D'après lui, les juges condamnèrent à tort le chevalier à cause des accusations contestables portées dans les monitoires, et à cause de l'influence néfaste de M. Belleval sur les témoins. Il doute que les monitoires soient un moyen fiable de trouver des informations concernant un crime, parce qu'il est difficile de vérifier les détails exacts des événements et que les gens peuvent accuser leurs supérieurs par jalousie. L'auteur associe les monitoires à l'Inquisition puisqu'ils permettent au clergé de convaincre les gens que, pour éviter la damnation éternelle, il faut aider les autorités à reconnaître une autre personne coupable d'un crime passible de la peine de mort : <sup>181</sup> « C'est alors un ordre intimé par l'Église de faire le métier infâme de délateur. Vous êtes menacé de l'enfer si vous ne mettez pas votre prochain en péril de sa vie. Il n'y a peut-être rien de plus inégal dans les tribunaux de l'Inquisition. » <sup>182</sup> Les délits présumés du chevalier n'étaient pas assez graves pour mériter la peine de mort, et la cruauté des juges était telle que

---

<sup>180</sup> Voltaire, *Relation de la mort du chevalier de la Barre*, dans *ibid.*, p. 310.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 311-316.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 316-317.

même l'Inquisition aurait été plus indulgente envers l'accusé : « Lorsque la nouvelle de sa mort fut reçue à Paris, le nonce dit publiquement qu'il n'aurait point été traité ainsi à Rome, et que s'il avait avoué ses fautes à l'Inquisition d'Espagne, ou du Portugal, il n'eût été condamné qu'à une pénitence de quelques années. »<sup>183</sup>

---

<sup>183</sup> Ibid., p. 322.

Troisième partie. L'influence de l'attitude de Voltaire à l'égard de l'Inquisition : Jaucourt et l'Inquisition

3.1. L'influence de la pensée de Voltaire concernant l'Inquisition sur les articles de Jaucourt dans l'*Encyclopédie*

3.1.1 L'article intitulé « Inquisition » dans l'*Encyclopédie* et l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*

Les idées de Voltaire ont eu un impact considérable sur Louis de Jaucourt. Il approuve l'opinion négative de Voltaire à l'égard du Saint-Office. Le médecin huguenot, qui devint un collaborateur de l'*Encyclopédie*, reprend les arguments du patriarche de Ferney en rédigeant ses articles où l'on trouve des descriptions cinglantes de l'Inquisition. Jaucourt dénonce le Saint-Office dans son article intitulé « Inquisition ». En décrivant l'histoire de l'Inquisition, l'écrivain protestant évoque le chapitre intitulé « Inquisition » dans l'*Essai sur les mœurs*. Il se félicite de la qualité de cette œuvre : « Parcourons tous ces faits avec M. de Voltaire, & dans un plus grand détail, mais qui certainement n'ennuyera personne. Le tableau qu'il en a tracé est de main de maître, on ne sauroit trop en multiplier les copies. »<sup>184</sup>

Les Encyclopédistes citaient souvent les œuvres d'autres auteurs dans leurs propres articles. Diderot fait remarquer cette tendance dans l'avertissement au tome II de l'*Encyclopédie* : « L'Encyclopédie... ne peut et ne doit être dans sa plus grande partie qu'un recueil de ce qui se trouve ailleurs ». <sup>185</sup> Nous verrons que le chevalier croit devoir inclure plusieurs citations de Voltaire qui expliquent pourquoi le Saint-Office est une affreuse

---

<sup>184</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Inquisition », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert (dir.), *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 8, p. 773.

<sup>185</sup> Diderot, « Avertissement des éditeurs tome II », cité dans Perla, Georges A, « La philosophie de Jaucourt dans l'Encyclopédie », *Revue de l'histoire des religions*, t. 197, n°1, 1980, p. 59-78.

institution. La formulation de l'article de l'*Encyclopédie* ressemble beaucoup à celle des extraits de l'*Essai sur les mœurs* que nous avons cités ou évoqués. Le chevalier condamne la cruauté exceptionnelle de l'Inquisition espagnole en ajoutant des descriptions peu flatteuses de l'Inquisition espagnole et de l'Espagne qu'on trouve dans l'*Essai sur les mœurs* :

Il faut que le génie des Espagnols eût alors quelque chose de plus impitoyable que celui des autres nations. On le voit par les cruautés réfléchies qu'ils commirent dans le nouveau monde: on le voit surtout ici par l'excès d'atrocité qu'ils portèrent dans l'exercice d'une juridiction où les Italiens ses inventeurs mettoient beaucoup de douceur. Les papes avoient érigé ces tribunaux par politique, & les inquisiteurs espagnols y ajoutèrent la barbarie la plus atroce.<sup>186</sup>

Il faut encore attribuer à l'établissement de ce tribunal cette profonde ignorance de la saine philosophie, où l'Espagne demeure toujours plongée, tandis que l'Allemagne, le Nord, l'Angleterre, la France, la Hollande, & l'Italie même ont découvert tant de vérités, & ont élargi la sphere de nos connoissances. Descartes philosophe librement dans sa retraite en Hollande, dans le tems que le grand Galilée à l'âge de 80 ans, gémissoit dans les prisons de l'*Inquisition*, pour avoir découvert le mouvement de la terre. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance est armée du pouvoir<sup>187</sup>

Nous avons mentionné que, selon le patriarche de Ferney, la cruauté des Espagnols surpasse celle de ceux qui viennent d'autres pays et que la cruauté de l'Inquisition espagnole dépasse celle de l'Inquisition italienne. Nous avons également constaté que, selon lui, la cruauté exceptionnelle de l'Inquisition espagnole est liée au fait que l'Espagne est une nation

---

<sup>186</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations*, VI, *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 26A, éd., cit., p. 130 cité dans M. le chevalier de Jaucourt, « Inquisition », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert éd., *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 8, p. 774.

<sup>187</sup> Voltaire, op. cit., t. 26A p. 134 ; Jaucourt, art. cit., p. 775



arriérée où la philosophie des Lumières a peu de place. Louis de Jaucourt croit que les procédures inquisitoriales injustes ont un impact négatif sur l'Espagne pour les mêmes raisons que Voltaire, et il cite les plaintes de ce philosophe concernant ces procédures. Rappelons que l'auteur de *l'Essai sur les mœurs* condamne le Grand Inquisiteur, Tomás de Torquemada, pour avoir créé ces procédures injustes selon lesquelles le Saint-Office accepte les accusations des témoins peu fiables afin de poursuivre les accusés. Ces derniers ignorent l'identité de leurs accusateurs et ils ignorent souvent les charges portées contre eux. Le chevalier cite Voltaire en écrivant dans cet article que grâce à Torquemada, le Saint-Office a une forme juridique qui est « opposée à toutes les loix humaines ».<sup>188</sup> De plus, Jaucourt répète les remarques de Voltaire concernant l'atmosphère nuisible de méfiance qui existe en Espagne à cause de les procédures injustes de l'Inquisition espagnole :

Voici quelle est cette forme: on ne confronte point les accusés aux délateurs, & il n'y a point de délateur qui ne soit écouté: un criminel flétri par la justice, un enfant, une courtisane, sont des accusateurs graves. Le fils peut déposer contre son pere, la femme contre son époux, le frere contre son frere: enfin l'accusé est obligé d'être lui - même son propre délateur, de deviner, & d'avouer le délit qu'on lui suppose & que souvent il ignore. Cette procédure inouïe jusqu'alors, & maintenue jusqu'à ce jour, fit trembler l'Espagne. La défiance s'empara de tous les esprits; il n'y eut plus d'amis, plus de société; le frere craignit son frere, le pere son fils, l'épouse son époux: c'est de- là que le silence est devenu le caractere d'une nation née avec toute la vivacité que donne un climat chaud & fertile; les plus adroits s'empresserent d'être les archers de *l'Inquisition*, sous le nom de ses familiers, aimant mieux être satellites que de s'exposer aux supplices.<sup>189</sup>

Comme Voltaire, le chevalier insiste sur le principe de la liberté de pensée ; il qualifie le Saint-Office d' « un terrible tribunal qui juge les pensées des hommes ».<sup>190</sup> Il voit d'un

---

<sup>188</sup> Voltaire, op. cit., t. 26A p. 133 ; Jaucourt, art. cit. , p. 774.

<sup>189</sup>Voltaire, op. cit., t. 26A p. 133-134 ; Jaucourt, art. cit. , p. 775

<sup>190</sup> Art. cit, p. 773.

mauvais œil la participation du clergé au sein de l'Inquisition et le soutien royal de cette institution :

C'est un prêtre en surplis; c'est un moine voué à la charité & à la douceur, qui fait dans de vastes & profonds cachots appliquer des hommes aux tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théâtre dressé dans une place publique, où l'on conduit au bucher tous les condamnés, à la suite d'une procession de moines & de confrairies. On chante, on dit la messe, & on tue des hommes. Un asiatique qui arriveroit à Madrid le jour d'une telle exécution, ne sauroit si c'est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice, ou une boucherie; & c'est tout cela ensemble. Les rois, dont ailleurs la seule présence suffit pour donner grace à un criminel, assistent à ce spectacle, sur un siege moins élevé que celui de l'inquisiteur, & voyent expirer leurs sujets dans les flammes. On reprochait à Montézuma d'immoler des captifs à ses dieux; qu'auroit - il dit s'il avoit vu un *auto da fé* ?<sup>191</sup>

Comme nous l'avons vu, Voltaire accuse les prêtres d'être des hypocrites parce qu'ils maltraitent les condamnés et qu'ils jouent un rôle important dans les *autodafé* barbares, alors que ces prêtres devraient faire preuve des vertus chrétiennes comme la charité et la douceur. L'auteur de *l'Essai sur les mœurs* pense aussi que les rois ne devraient pas assister aux exécutions qui ont lieu pendant les *auto-da fé*. Le comportement inapproprié des rois et du clergé donne une mauvaise impression aux étrangers. Comme Voltaire, Jaucourt pense que l'existence de l'Inquisition est contre-productive ; il souligne les effets nuisibles de l'Inquisition sur l'économie en citant les commentaires de Voltaire :

Les Juifs compris dans le traité fait avec les rois de Grenade, n'éprouverent pas plus d'indulgence que les Maures. Il y en avoit beaucoup en Espagne. Ils étoient ce qu'ils sont partout ailleurs, les courtiers du commerce. Cette profession bien loin d'être turbulente, ne peut subsister que par un esprit pacifique. Il y a plus de vingt-huit mille Juifs autorisés par le pape en Italie: il y a près de 280 synagogues en Pologne. La seule ville d'Amsterdam possède environ quinze mille Hébreux, quoiqu'elle puisse assurément faire le commerce sans leur secours. Les Juifs ne paroissent pas plus dangereux en Espagne, & les taxes qu'on

---

<sup>191</sup> Voltaire, op. cit., t. 26A p. 134-135 ; Jaucourt, art. cit. , p. 775.

pouvoit leur imposer étoient des ressources assurées pour le gouvernement. Il est donc bien difficile de pouvoir attribuer à une sage politique la persécution qu'ils essuyèrent.<sup>192</sup>

Nous savons que, d'après le patriarche de Ferney, l'Espagne avait tort d'expulser les juifs, puisque les juifs inoffensifs qui étaient prêts à se conformer à l'édit d'expulsion étaient des commerçants et des contribuables qui avaient une influence importante sur l'économie espagnole. L'auteur huguenot partage l'opinion de Voltaire en ce qui concerne l'impact négatif qu'aurait eu le Saint-Office sur les villes qui sont devenues des endroits florissants et importants en l'absence de l'Inquisition. Comme Voltaire, il croit qu'avec l'Inquisition de grandes villes telles que Londres et Amsterdam auraient un nombre insignifiant d'habitants et des problèmes financiers sévères :

On sait l'histoire de l'*Inquisition* de Goa. Si cette juridiction opprime ailleurs le droit naturel, elle étoit dans Goa contraire à la politique. Les Portugais n'alloient aux Indes que pour y négocier. Le commerce & l'*Inquisition* sont incompatibles. Si elle étoit reçue dans Londres & dans Amsterdam, ces villes seroient desertes & misérables.<sup>193</sup>

Jaucourt est d'accord avec Voltaire que l'Inquisition est un grand obstacle qui dissuade les protestants de se convertir au catholicisme. Il cite les paroles d'Arouet qui affirment que la haine qu'ont les protestants pour cette institution renforce leur détermination de rester fidèles au protestantisme :

Ce tribunal inique, inventé pour extirper l'hérésie, est précisément ce qui éloigne le plus tous les protestants de l'Église romaine; il est pour eux un objet d'horreur. Ils aimeroient mieux

---

<sup>192</sup> Voltaire, op. cit. , t. 26A p. 131-132 ; Jaucourt, art. cit. , p. 774.

<sup>193</sup>Voltaire, op. cit. , t. 26A p. 137 ; Jaucourt, art. cit. , p. 775

mourir mille fois que de s'y soumettre, & les chemises ensouffrées du saint office sont l'étendard contre lequel on les verra toujours réunis <sup>194</sup>

Ensuite, notre auteur huguenot croit que l'aversion pour le Saint-Office qu'ont les protestants devrait les inciter à mettre fin à cette institution terrible pour le bien de la religion chrétienne. « De là vient que leurs habiles écrivains proposent cette question : "Si les puissances protestantes ne pourroient pas se liguier avec justice pour détruire à jamais une juridiction cruelle sous laquelle gémit le Christianisme depuis si longtems." »<sup>195</sup>

### 3.1.2 L'attitude de Jaucourt envers la tolérance religieuse et celle de Voltaire

Pour Jaucourt comme pour Voltaire, le vrai christianisme soutient la tolérance plutôt que la violence.<sup>196</sup> D'après lui, la religion chrétienne « tâche surtout d'inspirer aux hommes de l'amour, de la douceur, & de la pitié pour les hommes ».<sup>197</sup> Il dénonce les gens intolérants comme étant des gens méchants et ignorants qui maltraitent ceux qui ont des croyances différentes. À son avis, les gens intolérants justifient leur cruauté en affirmant faussement qu'ils persécutent les autres pour des raisons religieuses. Selon Jaucourt, le vrai christianisme favorise la fraternité parmi les êtres humains.<sup>198</sup> Il condamne la cruauté en constatant que, afin de plaire à

---

<sup>194</sup> Voltaire, op. cit., t. 26A p. 139 ; Jaucourt, art. cit., p. 776.

<sup>195</sup> Art. cit. p. 776.

<sup>196</sup> Madeleine F. Morris, *Le Chevalier de Jaucourt. Un ami de la terre (1704-1780)*, Droz : Genève, 1979, p. 32.

<sup>197</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Religion chrétienne », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, (dir.), *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 14, p. 88.

<sup>198</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Intolérant », dans *ibid.*, t. 8, p. 844.

Dieu, les êtres humains doivent être justes et aimables envers les autres. Il est nécessaire d'être indulgent, même envers ses ennemis.<sup>199</sup> Dans son article intitulé « Culte », il remarque que l'intolérance est nuisible pour la société parce qu'elle encourage des conflits sanglants entre les groupes religieux. Il ajoute que « [Le culte du christianisme] le plus raisonnable, le plus digne de l'homme, est celui qui en général est le plus éloigné de l'enthousiasme & de la superstition ». <sup>200</sup> L'auteur remarque que d'habitude le zèle en matière de religion peut avoir une influence négative sur les chrétiens puisqu'il les incite à opprimer violemment les autres. On ne devrait donc pas considérer le zèle en matière de religion comme une vertu pour le bien de l'humanité. Les bons chrétiens sont ceux qui expriment leur zèle de religion d'une manière bienveillante, et l'auteur condamne ceux qui veulent faire souffrir les autres : « Le zèle de religion est extrêmement louable, quand il est de cette espèce, plein de douceur, & formé sur le modèle dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple; mais quand le zèle est faux, aveugle & persécuteur, c'est le plus grand fléau du monde. »<sup>201</sup>

Nous avons noté que Voltaire ne croit pas que le Saint-Office doive faire mal aux hérétiques. De même, l'écrivain huguenot doute que les bons chrétiens ne persécutent les hérétiques. À son avis, les bons chrétiens seraient cléments envers les hérétiques puisqu'ils sauraient que ces gens qui ont des croyances différentes ne méritent pas leur désapprobation autant que les gens malveillants. Les bons chrétiens comprendraient que c'est Dieu qui doit juger les hérétiques :

Si tout zélateur examinait bien sa conscience, elle lui apprendrait souvent que ce qu'il nomme zèle pour sa religion, n'est a le bien peser qu'orgueil, intérêt, aveuglement ou malignité. Un

---

<sup>199</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Cruauté », dans *ibid*, t. 4, p. 519.

<sup>200</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Culte », dans *ibid*, t. 4, p. 551.

<sup>201</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Zèle de religion », dans *ibid*, t. 17, p. 698.

homme qui suit des opinions reçues, mais différentes de celles d'un autre, s'élève au - dessus de lui dans son propre jugement; cette supériorité imaginaire excite son orgueil & son zèle. Si ce zèle étoit véritable & légitime, il seroit plus animé contre un mauvais citoyen, que contre un hérétique, puisqu'il y a divers cas qui peuvent excuser ce dernier devant le souverain juge du monde, au lieu qu'il n'y en a point qui puisse disculper l'autre.<sup>202</sup>

Dans son article intitulé « Hérésie », Jaucourt affirme que les chrétiens devraient imiter Jésus en étant aimables envers les hérétiques, malgré le fait que l'existence des hérétiques est regrettable, afin de se conformer à la volonté divine :

À Dieu ne plaise qu'on prétende faire ici l'apologie des hérésies. On desireroit au contraire que les Chrétiens n'eussent qu'une même foi; mais puisque la chose n'est pas possible, on voudroit du moins qu'à l'exemple de leur Sauveur, ils fussent remplis les uns pour les autres de bienveillance & de charité.<sup>203</sup>

Il souligne que le désir d'éliminer l'hérésie ne justifie pas l'emploi de la violence contre les hérétiques. Les princes qui essaient de combattre l'hérésie par les moyens violents ne respectent ni la volonté divine ni leurs obligations royales. Les rois devraient combattre l'hérésie mais ils doivent le faire en favorisant la paix et en sauvegardant le bien de leurs sujets. Il vaut mieux, selon l'auteur, que les jeunes princes apprennent cette leçon importante pour qu'ils puissent devenir des monarques pieux. En outre, Jaucourt favorise la tolérance envers les hérétiques parce qu'il est difficile pour les hérétiques de changer leurs croyances malavisées.<sup>204</sup>

Dans l'article intitulé « Hérétique », l'auteur explique que son intention est d'essayer de convaincre les gens qui détestent les hérétiques d'abandonner leur haine injuste en évoquant l'attitude de Salvien de Marseille, auteur chrétien du V<sup>e</sup> siècle, et celle de Saint Augustin. Salvien tolérait les Ariens même s'il les considérait comme des hérétiques qui pensaient à tort

---

<sup>202</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Zèle de religion », dans *ibid.*, t. 17, p. 698.

<sup>203</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Hérésie », dans *ibid.*, t. 8, p. 158.

<sup>204</sup> Loc. cit.

que Jésus était inférieur à Dieu. Il croyait qu'ils méritaient de la tolérance puisqu'ils se croyaient des chrétiens fidèles. À son avis, leurs opinions étaient malavisées mais ils avaient de bonnes intentions. D'après Saint Augustin, on devrait tolérer les hérétiques parce qu'il est très difficile de comprendre la volonté divine. Selon lui, ceux qui sont très durs avec les hérétiques sont des gens qui ne comprennent pas l'ampleur de cette difficulté.<sup>205</sup> Jaucourt affirme donc que, comme le désir de certains hérétiques de s'instruire est admirable, on ne devrait pas les traiter comme des gens malveillants. De plus, il en conclut qu'on devrait éduquer les hérétiques plutôt que de les punir violemment, en citant Platon, qui dit « que la seule peine due à un homme qui erre, est d'être instruit ».<sup>206</sup>

Jaucourt est donc d'accord avec Voltaire sur le besoin de combattre le fanatisme. Le chevalier condamne le fanatisme aussi dans son article intitulé « Superstition ». Il décrit le fanatisme comme étant « la superstition mise en action ».<sup>207</sup> Il encourage la piété en conseillant à ses lecteurs de ne pas être superstitieux.<sup>208</sup> À ses yeux, la superstition est le résultat de « L'ignorance & la barbarie »<sup>209</sup>. Elle est déraisonnable et elle ne représente pas la volonté divine. Pour Jaucourt, la superstition est un type de maladie qui provoque des visions et des songes. Il souligne que cette sorte de « démence » constitue une influence nuisible sur la religion et sur la société puisqu'elle décourage la morale et l'emploi de la raison :

Elle accable l'esprit, principalement dans la maladie ou dans l'adversité; elle change la bonne discipline, & les coutumes vénérables en momeries & en cérémonies superficielles. Des qu'elle a jetté de profondes racines dans quelque religion que ce soit, bonne ou mauvaise, elle est capable

---

<sup>205</sup> Jaucourt reconnaît néanmoins que « saint Augustin s'est quelquefois écarté de sa morale ». Dans M. le chevalier de Jaucourt, « Hérétique », dans *ibid.*, t. 8, p. 159.

<sup>206</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Hérétique », dans *ibid.*, t. 8, p. 159.

<sup>207</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Superstition », dans *ibid.*, t. 15, p. 670.

<sup>208</sup> *Ibid.*, t. 15, p. 669.

<sup>209</sup> *Ibid.*, t. 15, p. 670.

d'eteindre les lumières naturelles, & de troubler les têtes les plus saines. Enfin, c'est le plus terrible fleau de l'humanité.

À cet égard le chevalier cite une description de l'impact négatif du fanatisme que Voltaire écrit dans son « Ode sur le fanatisme ». Selon l'ode, le fanatisme nuit aux âmes des êtres humains. Les fanatiques sont des gens déraisonnables et injustes : « Lorsqu'un mortel atrabilaire, /Nourri de superstition/ A par cette affreuse chimère, / Corrompu sa religion, / Son ame alors est endurcie, / Sa raison s'enfuit obscurcie, / Rien n'a plus sur lui de pouvoir, / Il est dénaturé par zele, / Et sacrilège par devoir. »<sup>210</sup>

Le chevalier partage l'opinion de Voltaire selon laquelle la moralité est plus importante que les dogmes chrétiens, puisque Dieu serait plus indulgent envers les gens vertueux qu'envers les fidèles qui respectent les dogmes et qui se comportent d'une manière immorale. Selon Georges Perla, l'écrivain huguenot semblait avoir lui aussi des croyances déistes. Le chevalier se conforme à l'esprit de la philosophie des Lumières, et il soutient que l'humanité peut naturellement comprendre la volonté divine en étant raisonnable, puisque la majorité des enseignements chrétiens sont raisonnables.<sup>211</sup>

Jaucourt reprend l'idée de Pierre Bayle selon laquelle l'Église catholique nuit à la société en induisant les chrétiens en erreur.<sup>212</sup> Bayle doutait que tous les athées soient des gens immoraux en constatant que les chrétiens ont tendance à ne pas pratiquer les vertus que la religion chrétienne

---

<sup>210</sup> Voltaire, « Ode sur le fanatisme », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 8, éd. Moland, Strophe VI p. 428-429, Vers 55 p. 432 cité dans M. le chevalier de Jaucourt, « Superstition », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, (dir.), *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 15, p. 670.

<sup>211</sup> Georges A. Perla, « La philosophie de Jaucourt dans l'Encyclopédie », *Revue de l'histoire des religions*, t. 197, n°1, 1980, p. 59-78, p. 66.

<sup>212</sup> Georges A. Perla, art. cit *Revue de l'histoire des religions*, t. 197, n°1, 1980, p. 59-78, p. 67.



leur recommande.<sup>213</sup> D'après Bayle, « les chrétiens vivaient dans les plus énormes déreiglemens du vice ».<sup>214</sup> Comme Bayle, Louis de Jaucourt pense que la superstition est plus dangereuse que l'athéisme, bien qu'on doive condamner les gens irrégieux. Jaucourt explique que, contrairement aux gens superstitieux et fanatiques, les athées ne sont pas une menace grave pour l'État. Les athées préfèrent ne pas troubler l'État.<sup>215</sup>

### 3.1.3 D'autres similarités entre la pensée de Jaucourt et celle de Voltaire

L'écrivain huguenot admire le patriarche de Ferney pour son travail d'historien et pour ses luttes contre l'intolérance. Il aime que Voltaire soutienne la tolérance envers les protestants.<sup>216</sup> Le patriarche loue la tolérance d'Henri IV envers les huguenots dans son poème épique intitulé « La Henriade ». Pour Jaucourt, le poète critique l'intolérance par souci du bien-être du genre humain en décrivant ce poème dans son article intitulé, « Poème épique » : « Son ouvrage ne respire que l'amour de l'humanité : on y déteste également la rébellion & la persécution ».<sup>217</sup> Madeleine Morris fait remarquer qu'au commencement du travail sur l'*Encyclopédie* en 1749, Louis de Jaucourt, davantage que les autres encyclopédistes, appréciait le travail de Voltaire en tant qu'historien et en tant que défenseur de la tolérance religieuse. Elle note que, à cette époque, Diderot associait le patriarche de Ferney plus à la cour et à la

---

<sup>213</sup> Pierre Bayle, *Pensées diverses sur la comète*, t. 1, A. Prat (dir.), Paris : Société des textes français modernes, 1994, p. 5-12.

<sup>214</sup> Ibid., p. 13.

<sup>215</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Superstition », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, (dir.), *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 15, p. 670.

<sup>216</sup> Madeleine F. Morris, *Le Chevalier de Jaucourt. Un ami de la terre (1704-1780)*, Droz : Genève, 1979, p. 33.

<sup>217</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Poème épique », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, (dir.), *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 12, p. 823.

bourgeoisie qu'à la tolérance et à l'histoire. Selon l'auteure, Voltaire a eu un impact considérable sur l'*Encyclopédie* à cause de son influence sur Jaucourt. Le chevalier consultait souvent les œuvres du patriarche de Ferney quand il rédigeait ses articles, notamment des articles sur les événements historiques. Elle croit que la contribution de Voltaire à l'*Encyclopédie* à travers ses propres articles est moins importante.<sup>218</sup>

Pour sa part, Voltaire loue la contribution de Jaucourt à l'*Encyclopédie*. À ses yeux, Louis de Jaucourt est un homme de bien qui écrit des articles très informatifs. Dans une lettre au marquis de Jaucourt qu'il rédige en juin 1770, l'auteur de *l'Essai sur les mœurs* écrit : « Je lis actuellement tous les articles de M. le chevalier de Jaucourt ; vous ne sauriez croire combien il me fait aimer sa belle âme et comme je m'instruis avec lui ». <sup>219</sup> Perla croit que les autres encyclopédistes n'appréciaient pas le travail de Jaucourt autant que le patriarche de Ferney. <sup>220</sup> Celui-ci souligne l'importante contribution de Jaucourt à l'*Encyclopédie* dans une lettre à M. Damilaville le 4 avril 1766. Étant donné la grande quantité d'articles dont le chevalier est l'auteur, Voltaire se demande si Diderot ne manquait pas de temps pour travailler suffisamment sur ce projet : « En lisant le *Dictionnaire*, je m'aperçois que le chevalier de Jaucourt en a fait les trois quarts. Votre ami était donc occupé ailleurs ? » <sup>221</sup>

---

<sup>218</sup> Madeleine F. Morris, *Le Chevalier de Jaucourt. Un ami de la terre (1704-1780)*, Droz : Genève, 1979, p. 33-34.

<sup>219</sup> Voltaire, « Lettre à M. le marquis de Jaucourt, juin 1770 » cité dans Perla, Georges A, « La philosophie de Jaucourt dans l'"Encyclopédie" », *Revue de l'histoire des religions*, t. 197, n°1, 1980, p. 59-78, p. 77.

<sup>220</sup> Georges A Perla, art. cit., p. 77.

<sup>221</sup> Voltaire, « Lettre à M. Damilaville 4 avril 1766 », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 44, éd. Moland, p. 259.

### 3.1.4 Jaucourt suit Voltaire en dénonçant l'Inquisition dans ses autres articles

L'article de Jaucourt intitulé « Office, congrégation du saint » montre aussi que l'auteur considère l'Inquisition comme une institution immorale. Il affirme que l'adjectif « saint » est un mot inapproprié pour décrire cette institution terrible et que les lecteurs de l'*Encyclopédie* peuvent lire son article intitulé « Inquisition » afin de découvrir pourquoi on appelle l'Inquisition « le Saint-Office ». Selon le chevalier, les inquisiteurs pensent à tort devoir avoir l'autorité sur toute la chrétienté et pour cette raison les princes ne devraient pas permettre l'établissement des tribunaux de l'Inquisition dans leurs territoires. L'auteur protestant conseille à ses lecteurs qui sont en quête de plus de renseignements concernant la congrégation du Saint- Office de ne pas oublier « les maux qu'elle a causés dans le monde, & la nécessité qu'il y auroit de l'anéantir ».<sup>222</sup>

Dans son article intitulé « Inquisiteur », Jaucourt est content que, malgré ces affirmations, l'Inquisition n'existe pas en France. Le travail de Montesquieu a une influence sur le portrait que dessine Jaucourt de l'Inquisition, comme il influence celle de Voltaire. Nous avons mentionné que le chapitre de *De l'esprit des lois* intitulé « Très humble remontrance aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal », dans lequel Montesquieu condamne les inquisiteurs cruels et déraisonnables pour leurs actions honteuses, a eu un impact sur le travail de Voltaire. Louis de Jaucourt soutient l'opinion de Charles-Louis de Secondat comme le chevalier recommande que les inquisiteurs lisent le « Très humble

---

<sup>222</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Office, congrégation du saint », dans *ibid*, t. 11, p. 419.

remontrance aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal ». Il doute que les inquisiteurs ne le fassent.<sup>223</sup>

Dans l'article intitulé « Inquisiteur d'état », le chevalier dénonce les inquisiteurs pour leur méchanceté en évoquant les inquisiteurs d'État qui forment un tribunal de l'Inquisition de trois personnes à Venise. Le tribunal des inquisiteurs d'État serait « le plus révoltant & le plus formidable qu'on ait jamais établi dans aucune république ». Ce petit groupe d'inquisiteurs a trop d'autorité. Si les trois membres décident d'imposer la peine de mort aux sujets de l'État, y compris aux nobles, ce tribunal n'a pas besoin de justifier ses actions ni de consulter aucun conseil. Jaucourt est d'accord avec Voltaire que les procédures inquisitoriales sont injustes parce qu'elles permettent à l'Inquisition de condamner trop facilement les pauvres accusés à mort. « Ses exécutions sont très secrètes; & quelquefois sur la simple confrontation de deux témoins ou d'espions dont la ville est remplie, ils envoient noyer un misérable pour quelques propos qui lui auront échappé contre le gouvernement ». De plus, le chevalier partage l'avis de Voltaire selon lequel les inquisiteurs d'État abusent de leur pouvoir excessif afin de se débarrasser de leurs ennemis. Cette magistrature opprime les Vénitiens bien qu'elle affirme favoriser leur liberté. Étant donné l'influence nuisible des inquisiteurs d'État, on ne devrait pas établir l'Inquisition ailleurs. « Elle a une Inquisition générale, parce qu'elle doit connoître de tout. C'est ainsi que la tyrannie s'exerce sous le prétexte d'empêcher l'état de perdre sa liberté; mais elle est anéantie

---

<sup>223</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Inquisiteur », dans *ibid*, t. 8, p. 773.

cette liberté par tout pays où trois hommes peuvent faire périr dans le silence à leur volonté, les citoyens qui leur déplaisent ». <sup>224</sup>

Nous savons que Louis de Jaucourt, comme Voltaire, dénonce la cruauté du fait que les condamnés à mort doivent porter le *san benito*. Nous avons noté que, pour les deux écrivains, ce vêtement est un symbole de l’Inquisition qui rappelle aux protestants leur haine contre cette institution et qui, à leurs yeux, souligne l’importance de résister au catholicisme. Le chevalier indique que *samara* est un autre terme pour le *san benito*, et il continue à condamner cette partie de la procédure inquisitoriale dans son article intitulé « Samara ». L’auteur explique que le *samara* est un vêtement sur lequel il y a l’image d’un homme qui brûle à cause des tisons chauds et qui se trouvent près de démons ravis. Cet habit désagréable indique aux spectateurs que les condamnés que les inquisiteurs vont envoyer au bûcher méritent d’être brûlés dans le feu de l’enfer à cause de leurs péchés. Il affirme que les *san benito* ont une mauvaise influence sur les spectateurs puisqu’ils les encouragent à accepter ces exécutions alors que, selon l’écrivain huguenot, les spectateurs devraient en être mécontents. « Ce raffinement de barbarie, imaginé pour accoutumer le peuple à voir sans peine brûler des malheureux, est peut-être encore plus exécrationnel que le tribunal même de l’Inquisition, tout odieux, tout horrible qu’il est dans son principe. » <sup>225</sup>

Le chevalier de Jaucourt partage l’opinion de Voltaire selon laquelle l’emploi de la torture au sein du Saint-Office est très cruel. Dans l’article intitulé « Tribunal de l’Inquisition », il affirme que l’Inquisition est une institution honteuse et que les êtres

---

<sup>224</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Inquisiteur d’état », dans *ibid*, t. 8, p. 773.

<sup>225</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Samara », dans *ibid*, t. 14, p. 592.

humains honnêtes et les bons chrétiens ne devraient pas soutenir son emploi de la torture. Il condamne ces terribles méthodes de torture en citant le théologien hollandais, Philippus van Limborch.<sup>226</sup> La citation souligne l'ampleur choquante de la douleur que l'impitoyable Saint-Office impose aux accusés afin d'arracher des aveux :

Un bourreau deshabil le patient, lui lie les piés & les mains avec une corde, & le fait monter sur un petit siege pour pouvoir passer la corde à des boucles de fer qui sont attachées à la muraille. Après cela, on ôte le siege de dessous les piés du patient, de sorte qu'il demeure suspendu par la corde, que le bourreau serre toujours plus violemment, jusqu'à ce que le criminel ait confessé, ou qu'un chirurgien qui est présent, avertisse les juges qu'il est en danger de mourir. Ces cordes causent, comme on le peut aisément penser, une douleur infinie, lorsqu'elles viennent à entrer dans la chair, & qu'elles font enfler les mains & les piés, jusqu'à tirer du sang par les ongles. Comme le patient se trouve violemment serré contre la muraille, & qu'en serrant les cordes avec tant de force, on courroit risque de déchirer tous ses membres, on a soin auparavant de le ceindre avec quelques bandes par la poitrine, qu'on serre extrêmement. Dans le moment qu'il souffre le plus, on lui dit, pour l'épouvanter, que ce n'est que le commencement des souffrances, & qu'il doit tout avouer avant qu'on en vienne à l'extrémité. Outre les tourmens dont on vient de parler, le bourreau lâche sur les jambes du patient une petite échelle où il est monté, & dont les échelons aigus causent une douleur incroyable en tombant sur les os des jambes...<sup>227</sup>

Jaucourt apprécie le travail de Limbroch qui, à son avis, devrait effrayer les lecteurs.

« On frémit sans doute à cette seule description de la torture qu'on emploie dans ce tribunal. » Pourtant, il remarque que la traduction française de cette citation ne peut pas rendre justice à la terreur de cette torture parce que la traduction est « fort imparfaite & fort adoucie ». Il recommande aux lecteurs de l'*Encyclopédie* de lire la version originale de

---

<sup>226</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Tribunal de l'Inquisition », dans *ibid*, t. 16, p. 631.

<sup>227</sup> Philippus van Limborch *Historia Inquisitionis* cité dans M. le chevalier de Jaucourt, « Tribunal de l'Inquisition », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert (dir.), *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 16, p. 631.

l'œuvre de Limbroch, qui est en latin, pour apprécier pleinement à quel point les méthodes de torture de l'Inquisition sont affreuses.<sup>228</sup>

Jaucourt, comme Voltaire, condamne *Directorium Inquisitorum* de Nicolau Eymeric. Nous avons mentionné que Voltaire trouve ce livre répugnant. Eymeric naquit à Girone. Dans son article intitulé « Girone », le chevalier critique le manuel des inquisiteurs. Cette œuvre est, selon lui, affreuse, et il condamne les nations où l'on établit l'Inquisition et qui la soutiendraient. Il ne s'étonne pas que le terrible ouvrage d'Eymeric soit bien accueilli dans ces pays, puisqu'ils traitent cette institution « cruelle » avec plus de respect qu'elle ne le mérite en l'appelant « le Saint-Office ».<sup>229</sup>

Comme le patriarche de Ferney, Louis de Jaucourt doute que les prêtres qui dirigent le Saint-Office ne remplissent leurs obligations sacerdotales. Dans son article intitulé « Ordre religieux », le chevalier condamne les moines, surtout ceux qui appartiennent à des ordres mendiants, parce qu'ils travaillent au sein de l'Inquisition. Selon l'auteur, le rôle du clergé dans cette abominable institution est un exemple qui montre à quel point les moines se comportent d'une façon injuste. Il note que des religieux agissent en tant qu'exécuteurs testamentaires et qu'ils créent des accords de paix entre des monarchies et leurs sujets. Jaucourt doute que les prêtres fassent ce type de travail par charité comme ils le prétendent.<sup>230</sup> À ses yeux, les religieux qui aident l'Inquisition sont des hypocrites. Ils sont des gens cruels qui soutiennent la violence et qui s'enrichissent à cause des activités du

---

<sup>228</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Tribunal de l'Inquisition », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert (dir.), *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 16, p. 631.

<sup>229</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Girone », dans *ibid.*, t. 7, p. 674.

<sup>230</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Ordre religieux », dans *ibid.*, t. 11, p. 600.

Saint-Office, malgré leurs devoirs religieux. En tant que moines, ces gens devraient être des chrétiens vertueux qui sont prêts à vivre sans la richesse matérielle :

Mais une chose plus singulière que toute autre, c'est le tribunal de l'Inquisition dont ils se chargèrent. On sait que dans ce tribunal, contraire à toute bonne police, & qui trouva partout un soulèvement général, il y a capture de criminels, prison, torture, condamnations, confiscations, peines infamantes, & si souvent corporelles par le ministère du bras séculier. Il est sans doute bien étrange de voir des religieux, faisant profession de l'humilité la plus profonde, & de la pauvreté la plus exacte, transformés tout d'un coup en juges criminels, ayant des appariteurs & des familiers armés, c'est - à - dire, des gardes & des trésors à leur disposition, se rendant ainsi terribles à toute la terre.<sup>231</sup>

Puisque les religieux mendiants n'aiment pas le travail manuel, ceux qui vivent dans des endroits à climats chauds sont devenus paresseux. Ces religieux ont une mauvaise influence sur les catholiques, étant trop indulgents envers eux. Comme beaucoup de casuistes sont membres des ordres mendiants qui vivent des dons des fidèles, ces théologiens doutent qu'il soit dans leur intérêt de condamner les pécheurs aussi sévèrement qu'ils devraient le faire s'ils voulaient encourager la moralité chrétienne. Selon le chevalier de Jaucourt, ce sont surtout ces théologiens casuistes qui soutiennent le Saint-Office qui encouragent les chrétiens à mal se comporter. Ils soulignent l'importance des fêtes chrétiennes plutôt que celle de la vertu. Les religieux pardonnent très facilement aux pécheurs sans remords et les épargnent de la colère du Saint-Office, pourvu que ces pécheurs observent les fêtes :

Les casuistes qui étoient presque tous religieux, & religieux mendiants, gens peu sévères envers ceux dont ils tirent leur subsistance, ont excusé la plupart des péchés, ou en ont facilité les absolutions. Cette facilité est nécessaire dans les pays d'Inquisition, où le pécheur d'habitude, qui ne veut pas se corriger, n'ose toutefois manquer au devoir pascal, de peur d'être dénoncé, excommunié, au bout de l'an déclaré suspect d'hérésie, & comme tel poursuivi en justice: aussi est ce dans ces pays, qu'ont vécu les casuistes les plus relâchés.<sup>232</sup>

---

<sup>231</sup> Ibid., t. 11, p. 600.

<sup>232</sup> Ibid., t. 11, p. 601.



Les moines représentent ainsi une menace grave pour le bien-être de l'humanité, notamment en Espagne, et les moines font souffrir les Espagnols autant qu'un taux de mortalité élevé les ferait souffrir.<sup>233</sup>

Dans l'article intitulé « Victime humaine », Jaucourt dénonce les exécutions d'hérétiques comme des sacrifices humains dont l'Inquisition devrait avoir honte. Pour l'encyclopédiste, le sacrifice humain est un usage immoral qui montre l'ampleur terrifiante de l'influence du fanatisme.<sup>234</sup> Il accuse les inquisiteurs espagnols et portugais d'être fanatiques en citant l'auteur de « La Henriade ». Selon le poème épique, La Discorde décide de chercher le démon du Fanatisme parce que Jacques Clément espère que Dieu détruira Henri III. Le démon explique à Jacques Clément qu'il doit tuer ce roi. Le démon du Fanatisme est responsable de plusieurs crimes diaboliques. Il encourage les inquisiteurs espagnols et portugais à faire périr les juifs qui ne veulent pas se convertir au catholicisme :

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon / Guidoit les descendans du malheureux Ammon,  
/ Quand a Moloc leur dieu, des meres gémissantes, / Offroient de leurs enfans les entrailles  
fumantes. / Il dicta de Jephthé le serment inhumain: / Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main. /  
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie, / Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie. /  
France, dans tes forêts il habita longtems; / A l'affreux Teutâtes il offrit ton encens! / Tu n'as pas  
oublié ces sacrés homicides, / Qu'à tes indignes dieux présentoient des druidesse. / Dans Madrid,  
dans Lisbonne, il allume ces feux; / Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux / Sont tous  
les ans en pompe envoyés par des prêtres, / Pour n'avoir point quitté la soi de leurs ancêtres.<sup>235</sup>

Comme Voltaire, Jaucourt accuse le Saint-Office d'immoler les victimes humaines et d'être la seule institution européenne qui pratique toujours cette coutume scandaleuse. Il croit que, si les Anglais voulaient faire des arrangements diplomatiques avec les Espagnols et les

---

<sup>233</sup> Ibid., t. 11, p. 602.

<sup>234</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Victime humaine », dans *ibid.*, t. 17, p. 240.

<sup>235</sup> Voltaire « La Henriade » cité dans M. le chevalier de Jaucourt, « Victime humaine », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, (dir.), *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 17, p. 240

Portugais, l'Angleterre profiterait de l'occasion pour mettre fin aux *autodafé* dans les deux pays à cause de « son amour du bien public ». Si l'Angleterre était prête à signer un accord de paix qui conclurait une guerre entre l'Espagne et elle-même, il serait très important que l'Inquisition espagnole arrête les *autodafé*, non seulement en Espagne mais également dans ses colonies. Cette condition serait assez importante aux yeux des Anglais pour qu'elle soit la première condition de l'accord de paix. En outre, d'après l'encyclopédiste, si l'Angleterre voulait former une nouvelle alliance ou établir de nouveaux liens commerciaux avec le Portugal, il est probable qu'elle demanderait l'abolition des *autodafé* au Portugal avant de parvenir à un tel accord. Jaucourt montre une attitude positive envers les Anglais en les comparant à l'ancien roi de Syracuse, Gélon, qui refusa de signer l'accord de paix avec les Carthaginois en Sicile suite à sa victoire avant qu'ils n'acceptent d'arrêter d'immoler leurs enfants.<sup>236</sup>

Dans ses articles intitulés « Espagne » et « Juif », le chevalier de Jaucourt réaffirme que l'Inquisition est nuisible pour l'économie. Dans l'article « Espagne », il compte le Saint-Office parmi les causes des malheurs économiques dont souffre l'Espagne en dépit de ses découvertes en Amérique. « Enfin l'Inquisition, les moines, la fierté oisive des habitants, ont fait passer en d'autres mains les richesses du Nouveau-Monde. Ainsi ce beau royaume, qui imprima jadis tant de terreur à l'Europe, est par gradation tombé dans une décadence dont il aura de la peine à se relever ».<sup>237</sup> Par ailleurs, dans son article intitulé « Juif », Jaucourt cite les remarques du patriarche de Ferney en condamnant les Européens qui ne veulent pas permettre aux juifs d'avoir des emplois respectables et qui les maltraitent à cause de leur succès dans le commerce. Selon l'auteur, le commerce est une profession « longtems méprisée par la plupart des peuples

---

<sup>236</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Victime humaine », dans *ibid.*, t. 17, p. 242.

<sup>237</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Espagne », dans *ibid.*, t. 5, p. 593.

de l'Europe. De là vient qu'on la leur abandonna dans les siècles barbares; & comme ils s'y enrichirent nécessairement, on les traita d'infâmes usuriers. »<sup>238</sup> L'encyclopédiste partage l'opinion de Voltaire selon laquelle la décision de l'Espagne d'expulser les juifs n'était pas dans l'intérêt économique du pays étant donné l'ampleur de leur contribution au commerce. D'après le chevalier, les juifs jouent un rôle vital dans le commerce européen. Les activités commerciales des juifs lient les nations européennes ensemble. Il compare les juifs aux matériaux de construction dont on dépend pour ériger un bâtiment. « Il en est d'eux, comme des chevilles & des cloux qu'on emploie dans un grand édifice, & qui sont nécessaires pour en joindre toutes les parties. On s'est fort mal trouvé en Espagne de les avoir chassés... »<sup>239</sup>

---

<sup>238</sup> Voltaire, « Juifs », cité dans M. le chevalier de Jaucourt, « Juif », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, (dir.), *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 9, p. 24.

<sup>239</sup> M. le chevalier de Jaucourt, « Juif », dans art. cit. , p. 25.

## Conclusion

Le Saint-Office a été une importante cible pour les *philosophes* des Lumières.<sup>240</sup> En condamnant cette institution, ils illustrent les dangers du fanatisme et l'importance de la tolérance religieuse. L'œuvre de Voltaire concernant l'Inquisition est non seulement un reflet de cette tendance, comme en témoigne l'influence de Montesquieu sur le patriarche de Ferney, elle est aussi un facteur qui renforçait cette tendance pendant les Lumières, comme le montrent l'influence d'Arouet sur Louis de Jaucourt.

Cet esprit de tolérance mènera à l'un des articles de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789.<sup>241</sup> Selon cette déclaration, « Nul ne peut être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre établi par la loi. »<sup>242</sup>

Voltaire, comme Montesquieu et Jaucourt, croyait que les actions barbares de l'Inquisition devraient faire honte à ceux qui soutenaient cette institution. L'attitude négative des *philosophes* envers l'Inquisition, selon laquelle le Saint-Office est une source de décadence morale, de corruption et de ruine économique, contribuera au développement de la réputation

---

<sup>240</sup> Malgré les condamnations sans appel par Voltaire de la persécution des juifs, il reste une controverse à propos des nombreux propos négatifs sur le peuple juif proférés par Voltaire, notamment dans les articles sur la Bible dans son *Dictionnaire philosophique*. Nous ne pouvons pas rendre compte ici de la volumineuse bibliographie sur cette question, certains auteurs le taxant, avec d'autres philosophes des Lumières, d'antisémitisme (notamment Arthur Hertzberg dans son livre *The French Enlightenment and the Jews*, New York : Columbia University Press, 1968), alors que d'autres historiens insistent sur le fait que Voltaire « struck at the Jews to strike at Christianity » (selon l'historien juif Peter Gay, *The Party of Humanity: Essays in the French Enlightenment*. New York : Alfred Knopf, 1964, p. 103). Néanmoins, nous pouvons noter que ces propos sont à comprendre dans le contexte de sa polémique contre la religion dogmatique en général et contre le christianisme institutionnel en particulier. Voltaire affirme ainsi que « nous [les chrétiens] ne sommes au fond que des Juifs avec un prépuce. » (*Essai sur les mœurs*, ch. ciii, ajout de 1769 ; II, 61).

<sup>241</sup> Pierre Milza, *Voltaire*, Paris: Perrin, 2007, p. 605.

<sup>242</sup> « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789 », dans *Mots*, t. 33, n°33, 1992, p. 383-385.

infâme qu'aurait le Saint-Office au cours des siècles suivants. Elle sera un puissant symbole de la manière dont les Européens favorisent à tort la persécution injuste des autres au nom de la religion.<sup>243</sup> La reine espagnole, Isabelle II, mettra fin à l'Inquisition en 1834.<sup>244</sup>

Les écrits de Voltaire contre l'Inquisition espagnole comme institution emblématique du fanatisme religieux n'atténuent en rien son jugement quant aux manifestations de ce phénomène dans d'autres religions, et notamment dans l'histoire du protestantisme. Il cite, à titre d'exemple, l'exécution du scientifique espagnol, Michel Servet, organisée par Jean Calvin en 1553. Selon Voltaire, cet acte de la part du grand réformateur protestant montre « l'esprit tyrannique » de Calvin, et son hypocrisie.<sup>245</sup> Par ailleurs, Voltaire affirme que la chasse aux sorcières à Salem en Amérique menée par des dirigeants protestants fut le résultat de « la démente de la superstition » : c'est là un autre exemple de fanatisme dont l'humanité devrait avoir honte.<sup>246</sup>

Plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'écrivain Victor Hugo, dans l'œuvre de qui l'Espagne occupe une place importante, louera le patriarche de Ferney pour avoir condamné cette institution immorale qu'avait été l'Inquisition.<sup>247</sup> Inspiré par la pensée de Voltaire sur le Saint-Office, Hugo rédigera son poème intitulé « les Raisons de Momotombo ».<sup>248</sup> Ce poème fait partie d'un recueil intitulé *La Légende des siècles Première Série, Histoire- les petites épopées* (1859). Dans le poème, Momotombo est un volcan nicaraguayen personnifié. Les chrétiens sont mécontents que

---

<sup>243</sup> Edward Peters, *Inquisition*, Free Press : New York, 1989, p. 1, 188.

<sup>244</sup> Helen Rawlings, *The Spanish Inquisition*, Blackwell Publishing : Malden, 2006, p. 1.

<sup>245</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations : VI Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 26A, éd. Besterman, p. 27-32

<sup>246</sup> Voltaire, *Prix de la justice et de l'humanité* dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 30, éd. Moland, p. 551-552.

<sup>247</sup> Pierre Milza, *Voltaire*, Paris : Perrin, 2007, p. 842.

<sup>248</sup> Claude Millet « Note 2 » p. 407-408 et « Note 3 » p. 411 dans Victor Hugo, « les Raisons de Momotombo », dans *La Légende des siècles Première Série, Histoire- les petites épopées*, Paris : Le Livre de poche classique, 2000.

Momotombo refuse de se convertir au catholicisme comme ils tentent de baptiser les volcans en Amérique pour empêcher des tremblements de terre.<sup>249</sup> Après avoir observé l'Inquisition barbare, le volcan conclut que le dieu chrétien n'est guère meilleur que l'ancien dieu sanguinaire :

...Quand j'ai pu voir comment Torquemada s'y prend/ Pour dissiper la nuit du sauvage ignorant, / Comment il civilise, et de quelle manière / Le saint-office enseigne et fait de la lumière, / Quand j'ai vu dans Lima d'affreux géants d'osier, / Pleins d'enfants, pétiller sur un large brasier, / Et le feu dévorer la vie, et les fumées / Se tordre sur les seins des femmes allumées, / Quand je me suis senti parfois presque étouffé / Par l'acre odeur qui sort de votre autodafé, / Moi qui ne brûlais rien que l'ombre en ma fournaise / J'ai pensé que j'avais eu tort d'être bien aise ; / J'ai regardé de près le dieu de l'étranger, / Et j'ai dit : — Ce n'est pas la peine de changer.<sup>250</sup>

Comme Voltaire, Hugo accuse l'Inquisition d'avoir été une institution monstrueuse qui favorise des sacrifices humains. Le poète explique dans sa préface de ce recueil que ces poèmes sont des « des empreintes successives du profil humain »<sup>251</sup> qui aideront les lecteurs à mieux comprendre l'histoire de l'humanité.<sup>252</sup> En discutant de ses motivations pour écrire « les Raisons de Momotombo », le poète dit : « Il n'est pas défendu au poète et au philosophe d'essayer sur les faits sociaux ce que le naturaliste essaie sur les faits zoologiques : la reconstruction du monstre d'après l'empreinte de l'ongle ou l'alvéole de la dent ».<sup>253</sup> C'est donc cette représentation négative du Saint-Office, influencée par les opinions de Voltaire, qu'on doit préserver et qui mérite l'attention de ceux qui étudient l'histoire.

---

<sup>249</sup> Victor Hugo, « les Raisons de Momotombo », dans *La Légende des siècles Première Série, Histoire- les petites épopées*, éd. cit., lignes 1-14 p. 409.

<sup>250</sup> Ibid., lignes 41-54 p. 410-411.

<sup>251</sup> Victor Hugo, « Préface de Victor Hugo », dans *La Légende des siècles Première Série, Histoire- les petites épopées*, éd. cit., p. 44.

<sup>252</sup> Ibid., p. 45.

<sup>253</sup> Victor Hugo, « Préface de Victor Hugo », dans *La Légende des siècles Première Série, Histoire- les petites épopées*, Paris : Le Livre de poche classique, 2000, p. 48.

## Bibliographie

Atienza, Juan G., *Guía de la Inquisición en España*, Arín : Barcelone, 1988.

Bayle, Pierre, *Critique Générale* dans *Pierre Bayle et l'instrument critique*, Élisabeth Labrousse, (dir.), éditions Seghers : Paris, 1965.

--- *Pensées diverses sur la comète*, t. 1, A. Prat (dir.), Paris : Société des textes français modernes, 1994.

Barrière, Pierre, « Montesquieu et l'Espagne », *Bulletin Hispanique*. t. 49, n°3-4, 1947.

Chiappe, Jean-François, *Montesquieu. L'homme et l'héritage*, éditions du Rocher : Monaco, 1998.

Cherpack, Clifton, « Voltaire's Histoire de Jenni : A Synthetic Creed », *Modern Philology*, t. 54, n° 1, 1956.

« Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789 », dans *Mots*, t. 33, n°33, 1992.

Diderot, Denis, « Avertissement des éditeurs tome II », cité dans Perla, Georges A, « La philosophie de Jaucourt dans l'Encyclopédie », *Revue de l'histoire des religions*, t. 197, n°1, 1980.

Ginio, Alisa Meyuhas, «The Inquisition and the New Christians: The Case of the Portuguese Inquisition of Goa », *The Medieval History Journal*, t. 2, n° 1, 1999.

Grimaldi, Nicolas « Tolérance et intolérance de la raison à l'âge des lumières : la politique au rouet », *Archives de la philosophie du droit*, t. 44, 2000.

Gurrado, Antonio, « Introduction », dans Voltaire, *Sermon du rabbin Akib*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, Theodore Besterman (dir.), Voltaire Foundation : Oxford, 1968.

Hugo, Victor, « Préface de Victor Hugo », dans *La Légende des siècles Première Série, Histoire- les petites épopées*, Paris : Le Livre de poche classique, 2000.

--- « Les Raisons de Momotombo », dans Ibid.

M. le chevalier de Jaucourt, « Cruauté », dans Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert (dir.), *Encyclopédie*, ARTFL Project at the University of Chicago, t. 4.

--- « Culte », dans Ibid., t. 4.

--- « Espagne », dans Ibid., t. 5.

--- « Girone », dans Ibid., t. 7.

--- « Hérésie », dans Ibid., t. 8.

--- « Hérétique », dans Ibid., t. 8.

--- « Inquisiteur », dans Ibid., t. 8.

- « Inquisiteur d'état », dans Ibid, t. 8.
- « Inquisition », dans Ibid., t. 8.
- « Intolérant », dans Ibid., t. 8.
- « Juif », dans Ibid., t. 9,
- « Office, congrégation du saint », dans Ibid, t. 11.
- « Ordre religieux », dans Ibid., t. 11.
- « Religion chrétienne », dans Ibid., t. 14.
- « Samara », dans Ibid, t. 14.
- « Superstition », dans Ibid, t. 15.
- « Tribunal de l'Inquisition », dans Ibid, t. 16.
- « Victime humaine », dans Ibid., t. 17.
- « Zèle de religion », dans Ibid., t. 17.

Joly, R., *Origines et évolution de l'intolérance catholique*, éditions de l'Université de Bruxelles : Bruxelles, 1986.

Jovicevich, Alexandre, « Les Lettres persanes et les Lettres d'Amabed », dans Voltaire, *Les Lettres d'Amabed Edition critique et commentée*, Alexandre Jovicevich (dir.), éditions universitaires : Paris, 1961

Lecler, Joseph, *Histoire de la tolérance au siècle de la Reforme*, Albin Michel : Paris, 1994.

Lee, J. Patrick, « The Condemnation of Fanaticism in Voltaire's *Sermon du Rabbin Akib* », dans Ourida Engelberts, et John T. Scott, (dir.), *Faux Titre*, t. 326, : *Rousseau and l'Infâme: Religion, Toleration, and Fanaticism in the Age of Enlightenment*, éditions Rodopi : Amsterdam, 2009.

Limborch, Philippus van, *Historia Inquisitionis* cité dans M. le chevalier de Jaucourt, « Tribunal de l'Inquisition », *op. cit.*

Millet, Claude « Note 2 » p.407-408 et « Note 3 » p.411 dans Victor Hugo, « les Raisons de Momotombo », *op. cit.*

Milza, Pierre, *Voltaire*, Paris: Perrin, 2007.

Moland, Louis, « note 1 » dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42, éd. Moland.

Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, t. 1-2, éditions Garnier Frères : Paris, 1961.

--- *Lettres persanes*, dans *Œuvres complètes*, t. 1, Roger Cailliois (dir.), Gallimard : Paris, 1949.

Morris, Madeleine F., *Le Chevalier de Jaucourt. Un ami de la terre (1704-1780)*, Droz : Genève, 1979.



Netanyahu, B., *The Origins of the Inquisition in fifteenth century Spain*, Second edition, New York Review Books : New York, 2001.

Perla, Georges A, « La philosophie de Jaucourt dans l'Encyclopédie », *Revue de l'histoire des religions*, t. 197, n°1, 1980.

Peters, Edward, *Inquisition*, Free Press : New York, 1989.

Pomeau, René, *La religion de Voltaire*, Librairie Nizet : Paris, 1995.

Rawlings, Helen, *The Spanish Inquisition*, Blackwell Publishing : Malden, 2006.

Sassier, Philippe, *Pourquoi la tolérance*, Fayard : Paris, 1990.

Testas, Guy et Jean Testas, *L'Inquisition*, Huitième édition. PUF : Paris, 1966.

Todd, Christopher, *Voltaire: Dictionnaire philosophique*, Grant & Cutler : London, 1980.

Tritter, Jean-Louis, *Voltaire*, PUF : Paris, 2009.

van den Heuvel, Jacques, « L'Affaire du chevalier de La Barre », dans Jacques van den Heuvel, (dir.), *Voltaire, L'Affaire Calas et autres affaires*, Gallimard : Paris, 1975.

Voltaire, « Aranda », dans *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs: II A-Aristée*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 38, éd. Besterman.

--- *Candide*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 48, éd. Besterman.

--- *Commentaire sur L'Esprit des lois de Montesquieu*, t. 80B, *Les œuvres complètes de Voltaire*, éd. Besterman.

--- « Conscience », dans *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs: IV César-Égalité*, *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 40, éd. Besterman.

--- *Eloge historique de la raison, prononcé dans une académie de province, par M. de Chambon*, *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman.

--- *Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations: VI*, *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 26A, éd. Besterman.

--- « Fanatisme », dans *Dictionnaire Philosophique*, *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, éd. Besterman.

--- « La Henriade », cité dans M. le chevalier de Jaucourt, « Victime humaine », op. cit.

--- « Hérésie », dans *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs: VI Gargantua-Justice*, *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42A, éd. Besterman.

--- *L'Histoire de Jenni ou le Sage et l'Athée*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman.

--- *L'histoire des Voyages de Scarmentado*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 45B, éd. Besterman.

- « Inquisition », dans *Dictionnaire Philosophique, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, éd. Besterman.
- « Juifs », dans T. H. Desoer (dir.), *Dictionnaire Philosophique*, t. 7, Paris : Fain, 1817.
- « Lettre aux d'Argental le 24 octobre 1761 » citée dans J. Patrick Lee, art. cit.
- « Lettre à Jean-Robert Tronchin le 13 novembre 1761 », citée dans art. cit.
- « Lettre au duc de Richelieu le 27 novembre 1761 », citée dans art. cit.
- « Lettre à M Damilaville 26 janvier 1762 », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42, Louis Moland (dir.), Garnier frères : Paris, 1877.
- « Lettre à M d'Alembert février 1762 », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42, éd. Moland.
- « Lettre à M d'Alembert, 25 février 1762 », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42 éd. Moland.
- « Lettre à Madame de Florian, 20 mai 1762 », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 42, éd. Moland.
- « Lettre à M Damilaville 4 avril 1766 », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 44, éd. Moland.
- « Lettre à M le marquis de Jaucourt, juin 1770 » cité dans Georges A. Perla, art. cit.
- *Les Lettres d'Amabed Edition critique et commentée*, Alexandre Jovicevich (dir.), éditions universitaires : Paris, 1961.
- « Liberté de pensée », dans *Dictionnaire Philosophique, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, éd. Besterman.
- « Ode sur le fanatisme », dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 8, éd. Moland.
- *Prix de la justice et de l'humanité* dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 30, éd. Moland.
- *Les Questions de Zapata, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 62, éd. Besterman.
- *Relation de la mort du chevalier de la Barre*, dans Jacques van den Heuvel, (dir.), *Voltaire, L'Affaire Calas et autres affaires*, Gallimard : Paris, 1975.
- *Sermon du rabbin Akib*, dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 76, éd. Besterman.
- *Le Siècle de Louis XIV suivi du catalogue des écrivains et artistes français*, Colin : Paris, 1894.
- « Des suites de l'esprit du parti et du fanatisme », dans Jacques van den Heuvel (dir.), *Voltaire. L'Affaire Calas et autres affaires* Gallimard : Paris, 1975.
- « Tolérance », dans *Dictionnaire Philosophique, Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 36, éd. Besterman.

--- *Traité sur la tolérance*, dans Jacques van den Heuvel (dir.), *Voltaire. L'Affaire Calas et autres affaires*, Gallimard : Paris, 1975.

•